
12



…ERIE FRANÇAISE



HÉRAULT

PAR

V. RIQUET

PARIS

CUREL, COUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 01025022 8

HÉRAULT

GALERIE FRANÇAISE

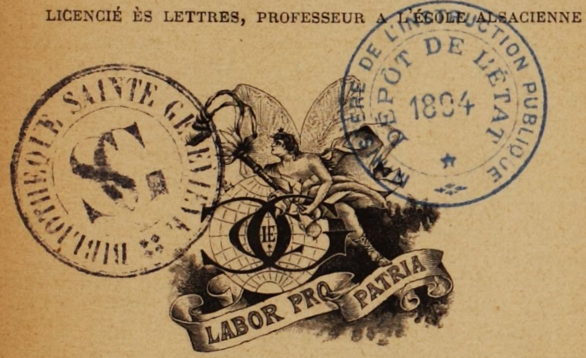
HÉRAULT

PAR

V. RIQUET

OFFICIER D'ACADÉMIE

LICENCIÉ ÈS LETTRES, PROFESSEUR A L'ÉCOLE ALSACIENNE



PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie

ÉDITEURS

3 et 5, place de Valois

HÉRAULT

(Chef-lieu MONTPELLIER)

Le département a une superficie territoriale de 621.939 hectares, divisée en 4 arrondissements, 36 cantons, 338 communes. Sa population est de 461.651 habitants. Il fait partie de la 27e conservation forestière.

Commerce et Industrie : La vigne donne les plus importants produits; une partie de la production est convertie en eau-de-vie dite de Montpellier, qui jouit d'une grande réputation; l'huile est aussi d'un grand produit, puis le miel, la cire, les fruits, la soie; il y a de nombreuses fabriques de draps, de tissus de soie ou de coton, de bonneterie, de liqueurs, de parfums et de produits chimiques: pêche et préparation du thon, de l'anchois et de la sardine; les moutons, sont avec l'abeille et les vers à soie, le produit le plus abondant de l'élevage.

Armée, Justice et Cultes : Est compris dans le 16e corps d'armée; siège de la Cour d'appel, et d'un évêché suffragant de l'archevêque d'Avignon.

Instruction publique : Montpellier, siège d'Académie. Enseignement supérieur : Facultés de droit, de médecine, des sciences, des lettres et Ecole supérieure de pharmacie, à Montpellier. Enseignement secondaire : Lycée de jeunes filles à Montpellier; collèges communaux d'Agde, de Bédarieux, de Béziers, de Cette, de Clermont-l'Hérault, de Lodève, de Lunel, de Pézenas, Collège annexe à Boutonnet; Collège de jeunes filles à Béziers; cours secondaires de jeunes filles à Cette. Enseignement primaire, écoles normales d'instituteurs et d'institutrices à Montpellier. Ecoles primaires supérieures de garçons et de filles à Béziers et à Montpellier; cours complémentaires de garçons à Marsillargues. Il y a 691 écoles primaires publiques (271 de garçons, 261 de filles, 159 mixtes) et 49 écoles maternelles recevant 46.720 enfants de 6 à 13 ans. Il y a 399 bibliothèques scolaires; 259 caisses d'épargnes scolaires, 80 caisses des écoles. Sous le rapport de l'instruction des conscrits, le département occupe le N° 1 sur 90 c'est-à-dire que 99,2 conscrits sur 100 savent lire.)

I. — LE PAYS ET LES GENS

Le département de l'Hérault est un département de la région méridionale. Formé de l'ancienne province du Languedoc, il tire son nom du fleuve qui le divise en deux parties inégales, et qui, prenant sa source sur le flanc de l'Aigoual, va se jeter dans la mer, non loin d'Agde.

Les pentes vont du nord au sud. Les Cévennes et le plateau du Larzac forment la plus grande hauteur. Puis des collines ramifiées aux montagnes, coupées de vallées profondes, de plaines fertiles ou de sommets dénudés, descendent en étages jusqu'aux rivages de la Méditerranée dont les flots bleus sont bordés, sur presque toute leur étendue, d'une ceinture d'étangs, mis par des *graus* ou passages en communication avec la mer. Deux collines isolées, le pilier de Saint-Clair et le pic volcanique de Saint-Loup, rompent seuls la monotonie de cette vaste plage marécageuse.

Entre les montagnes et la mer, les plaines et les collines intermédiaires, qui forment la région centrale du département, sont riches en vignes, en oliviers, en mûriers et en arbres fruitiers de toute espèce.

Semés dru dans les intervalles, des bourgs opulents, que le phylloxéra avait ruinés, renaissent de jour en jour à la prospérité et à la fortune.

Au nord le paysage est plus sévère. Le massif mon-

tagneux éventré par les éruptions, dénudé par les eaux, troué de crevasses, offre, avec ses flancs déchirés, ses brèches dentelées, un caractère souvent grandiose.

Le Larzac, ce champ de bataille où tous les vents qui viennent de l'Océan et de la Méditerranée se rencontrent et se livrent de terribles combats, est un triste plateau qui rappelle, par sa morne solitude, les Causses des Cévennes. Comme eux, il est stérile, sec, nu. Pas d'eau, pas d'herbe, pas d'arbre, pas la moindre végétation. La nature a traité ces lieux en jalouse marâtre.

Plus bas sont les garrigues au sol calcaire, à peine plus fertiles mais moins désolées, que couvrent quelques maigres chênes-nains et que parfument des plantes aromatiques telles que le thym, la sauge ou la lavande, le romarin ou le serpolet.

Plus bas encore, au niveau de la mer, les plages cachent leur aridité sous le pâle feuillage du tamaris ou du salicor.

On le voit, l'Hérault est un des départements les plus pittoresque de France, un de ceux dont la configuration est la plus variée.

A part ces sommets froids, ces plateaux battus des vents que nous venons de mentionner, on jouit partout dans le pays d'un climat doux, tempéré, que trouble seule à certains jours la violence du mistral.

Le ciel est pur et serein, l'air salubre et vivifiant, si l'on excepte la région des étangs et des marécages que la fièvre ravage trois mois de l'année. La vigne constitue la culture par excellence maintenant que le phylloxéra a été victorieusement combattu, et le vin fait de nouveau la richesse de ce département.

Nul autre, en France, ne peut rivaliser avec celui-ci pour la production vinicole. Sans prétendre à la distinction des vins du Bordelais ou de la Bourgogne, l'Hérault possède, lui aussi, des crus renommés : les muscats de Lunel ou de Frontignan sont célèbres dans le monde entier. Après la vigne, c'est l'olivier et le mûrier qui forment la principale culture.

L'industrie est prospère dans notre département. La fabrication des draps et des eaux-de-vie en sont les branches les plus importantes.

Que dirons-nous des mœurs et du caractère des habitants? Ici, il ne faut pas s'y méprendre, nous sommes en plein Midi et le contraste est complet entre le tempérament froid et réservé du Normand et la fougue méridionale du Languedocien.

Les passions sont vives chez nous, les sentiments exaltés, les démonstrations bruyantes; mais nous avons le cœur sur la main, nous ne conservons pas le moindre fiel dans notre âme, pas l'ombre d'une arrière-pensée dans notre esprit. Ni cautèle, ni ruse, ni défiance. Vantards peut-être, mais en revanche, braves jusqu'à la sottise. Défauts voyants, je le veux bien, mais rachetés par des qualités combien nombreuses et charmantes. Un certain laisser-aller dans la tenue, un sans-gêne dans les paroles que seul un fils d'Albion pourrait trouver choquants, et qui n'ont rien de déplaisant chez ces enfants du soleil épris de la vie au grand air.

Aussi l'homme du Nord chercherait en vain chez nous ces distinctions de personnes, ces nuances de respect que la fortune ou le rang établissent selon les conditions entre les différentes classes de la société. Orgueilleux jusqu'à la fierté, jaloux de son indépen

dance, l'habitant de nos régions porte jusqu'à l'excès le sentiment de l'égalité et la passion de la liberté. L'éducation, qui se répand de nos jours dans les campagnes aussi bien que dans les villes, n'a pas peu contribué à développer dans les cœurs ces dispositions naturelles.

Intelligent, actif, doué d'une brillante imagination, l'habitant de l'Hérault est capable de réussir dans les arts, dans les sciences, et de fournir une honorable carrière dans toutes les branches de l'industrie ou du commerce.

Il a, comme toutes les populations méridionales, un génie facile et heureux, une gaieté native, l'amour de la danse, le goût de la musique, les dons de l'esprit; l'agilité, la souplesse et la force du corps.

Sagement économe, il n'en est pas de plus prodigue toutes les fois qu'il s'agit de paraître ou que son amour-propre est en jeu. Sobre à l'excès, il est cependant avide de plaisirs; il allie la sage modération dans les désirs avec une soif insatiable des jouissances licites.

Probe dans les affaires, ferme dans ses projets, tenace dans ses entreprises, il a l'amour du travail l'esprit de suite, l'ordre dans les idées.

Surtout il est endurci corps et âme aux épreuves de toutes sortes. Il sait supporter, sans se plaindre, le froid, le chaud, la fatigue, la misère et les privations. Avec quelle résignation patiente ces courageuses populations ont assisté aux ravages du terrible fléau! Quelle persistante énergie elles ont déployée pour le combattre! Cela en dit plus long que tous les éloges. Découvrons-nous devant ces hommes stoïques et soyons fiers d'avoir vu le jour parmi eux.

L'Hérault a produit un grand nombre d'hommes remarquables : soldats, savants, artistes, philosophes, se présentent en foule sous notre plume. Forcé de nous restreindre, nous choisirons de préférence les hommes utiles plus encore que les grands hommes ; ceux du moins dont la vie pourra être un encouragement pour les jeunes, un enseignement pour tous.

A défaut de laboureurs, nous commencerons par les soldats.

II. — HOMMES DE GUERRE

Dumas (lieutenant général), 1753-1837.

Deux généraux ont, à la fin du siècle dernier ou au début du nôtre, illustré ce nom de Dumas : l'un d'eux fut le père du grand romancier, de l'auteur des *Trois Mousquetaires*, il était né à Saint-Domingue ; l'autre eut son berceau à Montpellier : c'est de ce dernier que nous avons à parler ici.

Mathieu Dumas entra à vingt ans au service militaire, et, pour ses débuts d'officier, fit la guerre d'Amérique, en qualité d'aide de camp de Rochambeau. C'est là que commencèrent à s'affirmer ses qualités d'organisateur et d'administrateur qui, plus tard, en en 1789, le désignèrent au choix de Lafayette pour l'organisation de la garde nationale.

Elevé au grade de maréchal de camp peu après avoir assuré le retour à Paris de Louis XVI qui ve-

nait d'être arrêté à Varennes, Dumas céda bientôt au courant qui entraînait les hommes vers la politique; il se présenta aux élections de l'Assemblée législative et fut élu sur le programme de la droite. Il se montra orateur et ardent défenseur des idées de son



parti; devenu suspect après le 10 août 1792, il jugea prudent de quitter la France. Rappelé pour faire partie du Conseil des Anciens, il fut proscrit au 18 fructidor, et ne reparut qu'après le coup d'État du 18 brumaire, pour reprendre son service dans l'armée et présider à l'organisation de l'armée d'Italie.

Général de division en 1805, Dumas fut une des

lumières de l'état-major pendant la campagne d'Autriche; de 1806 à 1808, l'empereur le donna à son frère Joseph, roi de Naples, pour remplir auprès de ce dernier les fonctions de Ministre de la Guerre. Intendant général de la grande armée (campagne de Russie), Dumas s'acquitta à son honneur de cette lourde tâche.

Mis à la retraite après les Cent Jours, Dumas n'avait pas encore terminé sa carrière: On eut besoin de lui, pour la direction des travaux de défense du royaume, Louis XVIII le rappela et le nomma conseiller d'Etat. Renvoyé de ce poste en 1822 pour n'avoir pas voulu se plier aux exigences de la courtisanerie, il vécut dans la retraite jusqu'aux élections de 1828. Elu député de Paris, il travailla comme homme politique au renversement de la monarchie bourbonnienne et à l'avènement de Louis-Philippe; comme officier, il eut encore à organiser les gardes nationales. La nouvelle royauté l'éleva à la pairie et lui confia la présidence du Comité de la guerre au Conseil d'Etat.

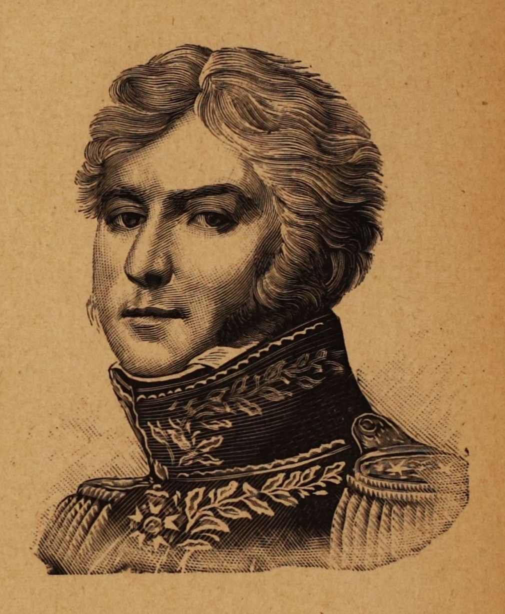
Ecrivain de mérite, le général Dumas nous a laissé des *Essais historiques* et des *Souvenirs* qu'on peut consulter avec fruit.

Lepic (général), 1765-1828.

Louis Lepic naquit à Montpellier en 1765. Soldat de la République, il prit part aux campagnes de l'époque et à celles de l'Empire, et, à force de bravoure et grâce à ses mérites réels, — car il fut considéré comme un des plus habiles généraux de cavalerie de Napoléon, — il s'éleva au premier rang de l'armée. A Austerlitz, — pour ne citer qu'une des victoires auxquelles il contribua, — sa conduite fut admirable.

Créé baron par l'Empereur, il fut fait comte par Louis XVIII.

Le général Lepic ne fut pas seulement un soldat modèle, mais aussi un grand cœur. Tous ses biographes ont rappelé de lui un trait d'humanité qui



doit être inscrit ici. Les hasards de la guerre avaient, en 1793, fait tomber entre les mains de Lepic une jeune fille très belle dont les parents avaient disparu. Lepic adopta l'orpheline, et consacra tout le temps que lui laissaient ses campagnes à découvrir les parents de sa fille adoptive. Ces recherches durèrent près de quinze ans ; elles ne devaient aboutir qu'à la

rentrée des émigrés. Les parents de l'orpheline se trouvaient parmi ces derniers; Lepic s'en assura, mais il n'était pas au bout de ses généreux efforts: au lieu de le bénir, les parents oublieux le repoussèrent, lui et sa pupille, et il fut forcé d'en appeler à la justice pour obtenir d'eux la reconnaissance de leur enfant.

Berthezène (général), 1775-1847.

Pierre Berthezène naquit à Vendargues, non loin de Montpellier, le 24 mars 1775. Il était encore sur les bancs de l'école quand la Révolution éclata. La défense du territoire menacé par les Espagnols le força d'interrompre ses études. Il fut appelé dans l'armée des Pyrénées-Orientales en qualité de soldat du cinquième bataillon de l'Hérault. C'était au mois de septembre 1793. Le jeune engagé venait d'avoir dix-huit ans. A peine était-il au corps qu'on reconnut ses capacités : on lui donna le grade de sergent-major.

On l'envoya ensuite renforcer l'armée qui assiégeait Toulon. Le jeune Berthezène se distingua par sa bravoure. Dans l'enlèvement d'une redoute qui décida de la reddition de la ville, il désarma un sous-officier anglais ; il garda toute sa vie le fusil qu'il lui avait pris. Ce fut son premier trophée. Ce fait d'armes lui valut le grade de sous-lieutenant. L'année suivante, il passa lieutenant et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne d'Italie. Il conquit successivement tous ses grades, et devint aide de camp du général Compans. Il fut atteint une première fois à la tête d'un coup de feu, et l'année suivante, une blessure qu'il reçut à la jambe gauche, le força pendant deux ans à marcher

avec des béquilles. Ce sont les inconvénients du métier. Ils n'étaient pas faits pour décourager notre jeune officier.

En 1807, l'Empereur le nomma colonel et lui confia le dixième régiment d'infanterie légère en lui disant : « Je vous donne un régiment qui vaut ma garde. » En effet, ce régiment jouissait de la plus haute renommée militaire. Et le colonel était digne de lui commander. Ce corps fit des prodiges de valeur à la bataille d'Eckmühl. Le colonel y fut blessé, ce qui ne l'empêcha pas de se trouver le lendemain devant Ratisbonne. Un mois après, il recevait deux autres blessures à la bataille de Wagram. Après Eckmühl Napoléon l'avait proclamé commandeur de la Légion d'honneur ; après Wagram il le nomma général.

Survint la fatale campagne de 1812. Berthezène se distingua à Moscou et, pendant la retraite, soutint le maréchal Ney au passage de la Bérésina.

A la chute de Napoléon le corps du général Berthezène, laissé à Dresde sans vivres ni munitions, fut forcé de capituler ; on envoya cette vaillante troupe prisonnière en Hongrie.

A son retour il fut mis en disponibilité, servit encore vaillamment l'empire durant les Cent Jours et quand Louis XVIII fut définitivement installé aux Tuileries, il ne resta plus au brave général que de prendre le chemin de l'exil. C'est ce qu'il fit ; il partit pour la Belgique, où il ne séjourna pas longtemps. Il ne joua sous la Restauration qu'un rôle assez effacé.

Mais en 1830, à l'avènement de Louis-Philippe, on lui redonna un commandement. C'était le moment de la conquête de l'Algérie : Berthezène fut désigné pour commander la première division de l'armée

d'Afrique. A peine le corps expéditionnaire était-il débarqué qu'un orage épouvantable éclate. En un clin d'œil les munitions sont avariées, et le général Bourmont, craignant une attaque qui pouvait être une déroute, parlait déjà de faire rentrer les troupes dans Sidi-Ferruch. Ce mouvement de recul aurait démoralisé l'armée et rempli de confiance l'ennemi. Il fallait à tout prix l'éviter. Berthezène s'en va trouver le général ; il lui déclare que dans le cas même où les troupes seraient réduites à ne se servir que des baïonnettes, il répond de leur courage et se fait fort de conserver ses positions. Bourmont céda devant tant d'audace. Cette résistance eut sur la conquête des conséquences incalculables. Quelques jours plus tard, Berthezène enlevait le camp de Staouéli et la forte position de Bouzaréah.

Au commencement de l'année 1831 il fut nommé gouverneur d'Alger et dans ce poste élevé il sut rendre d'éminents services. Il fit bâtir le môle, créa un camp à Mustapha, construisit hors de la ville une caserne, un abattoir. Les Arabes admiraient sa justice et reconnaissaient son intégrité. Ils l'avaient surnommé le *Marabout,* c'est-à-dire le saint. Il fut nommé pair de France en 1832 et mourut en 1847, laissant une belle réputation de courage et de probité.

Campredon (général), 1761-1837.

Jacques-David-Martin de Campredon a sa place marquée à côté de Berthezène. Il naquit à Montpellier le 13 janvier 1761, d'une famille originaire de Clermont-l'Hérault. Son père s'était enrichi par le commerce avec le Levant. De bonne heure l'enfant fut destiné à la carrière militaire. A l'âge de douze

ans, on l'envoya donc à Paris où, pendant sept ans, il reçut une éducation des plus soignées.

Son goût dominant pour les mathématiques décida ses parents à le faire entrer à l'école spéciale du génie, alors établie à Mézières. Il en sortit le 1er janvier 1782 avec le grade de lieutenant. Ce n'est qu'en 1791 qu'il fut nommé capitaine. Il avait alors trente ans.

Quand, vers la fin de 1794, on fonda l'Ecole centrale des Travaux publics, devenue plus tard l'Ecole Polytechnique, Campredon y fut nommé, à côté de Monge, son ancien maître à Mézières, de Carnot, de Berthollet, de Chaptal, tous noms illustres, professeur de fortifications.

Mais le bruit du canon l'empêchait de dormir, et dès qu'il eut obtenu le grade de chef de bataillon, il s'empressa de rentrer dans le service actif. Il partit joyeux et plein d'espérance pour l'armée des Alpes. Un ingénieur militaire ne pouvait manquer d'être bien accueilli par Bonaparte.

Campredon suivit le jeune général à Montenotte, à Millésimo, à Mondovi, et sous les ordres de Serrurier, prit part aux travaux du siège de Mantoue, en qualité de chef d'état-major du général Chasseloup. Après la bataille de Castiglione, il fut chargé de la direction des travaux de presque toutes les places de la Lombardie et de la construction des têtes de ponts.

Devenu chef de brigade, il fut porté à l'ordre du jour lors de la prise de Gradisca, position qui ouvrait à l'armée française la route de Venise.

Pour récompenser tant de services, Championnet, avant de mourir, avait élevé Campredon au grade de général de brigade.

A la fin de la campagne, on lui confia la direction des fortifications en Italie, puis il fut nommé inspecteur général du génie et dut surveiller les travaux des côtes de la Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'aux frontières des États Pontificaux.

Il prit une part prépondérante au siège de Gaëte. Masséna, dans ses rapports, ne tarit pas en éloges sur les talents, l'activité, la bravoure du général Campredon. Pendant deux mois il avait dirigé tous les travaux, visité chaque jour les tranchées, s'aventurant au milieu des postes les plus avancés et bravant les boulets des Anglais qui tentaient de débarquer. Quand la place capitula, le roi Joseph voulut que ce ne fût pas un autre que Campredon qui en portât la nouvelle à l'Empereur. Il arriva à Saint-Cloud et fut reçu en audience particulière. Au sortir de cette conférence qui avait duré deux heures : « Général, lui dit Napoléon en souriant, le siège de Gaëte a coûté beaucoup de poudre et de sueurs; mais vous avez épargné le sang de mes soldats; vous avez dignement soutenu l'honneur de nos armes : je vous en sais gré.» Quinze jours après, Campredon était nommé général de division et reprenait sous ce titre le service du roi de Naples. Tout alla bien pendant le règne de Joseph. Mais Murat, esprit étroit, ébloui par ses succès, voulut rompre les liens qui l'attachaient à la France et à l'Empire; il rendit un décret ordonnant à tous les Français qui étaient à son service, de se faire naturaliser napolitains, sous peine de perdre leur emploi.

Campredon préféra renoncer aux honneurs, briser sa carrière, perdre son emploi cent fois plutôt que

son titre de Français. Il donna sa démission et reprit paisible, calme, comme un sage, le chemin de la France, faisant à la patrie, simplement, sans effort, le sacrifice de son bonheur.

Il ne resta pas longtemps sans emploi. L'Empereur préparait à cette époque la funeste expédition de Russie. Il envoya le général Campredon en Courlande avec le titre de gouverneur. Survint le grand désastre. Compredon se trouva avec le général Rapp qui commandait la garnison, investi dans Dantzig. La longue et brillante défense de cette place est un des plus beaux faits d'armes de notre histoire militaire.

Au bout de onze mois et demi la ville fut forcée de se rendre : elle n'était plus qu'un amas de décombres et les provisions de toutes sortes étaient épuisées. Les héroïques défenseurs subirent la loi du vainqueur. Le général Campredon fut envoyé à Kiew comme prisonnier, avec une colonne réduite à 6.400 hommes, parmi lesquels on comptait plus de 1.200 malades.

A la Restauration, le général Campredon fut mis à la retraite. C'était une injustice. Il en éprouva un profond chagrin. Il sentait qu'il pouvait rendre encore bien des services à son pays. Pour le dédommager, on le nomma membre du comité de perfectionnement de l'Ecole polytechnique. Cette Ecole, fondation de la Révolution, était suspecte au nouveau régime. Campredon, chargé du rapport, sut si bien, dans un plaidoyer aussi ferme qu'habile, faire valoir les mérites de l'institution, qu'il réussit à la sauver. Le licenciement des élèves suivit de près, il est vrai. Mais l'Ecole, réorganisée sur des bases nouvelles, fut rouverte bientôt après, et, chose étrange! le 19 août

1816, le ministre de l'Intérieur, M. Laîné, faisant appeler le général Campredon, lui annonça qu'il l'avait choisi pour être directeur de l'Ecole. En même temps il le chargeait de lui proposer de nouveaux professeurs pour remplacer les anciens. Un des premiers noms que le général inscrivit sur la liste de présentation fut celui de M. Guizot, comme professeur d'histoire. A ce nom le ministre bondit. « Mais vous n'y pensez pas, lui dit-il. Il est protestant! »

Campredon l'était aussi. Le ministre l'ignorait. L'intègre général ne crut pas devoir le laisser dans l'erreur. Il parla et se vit ainsi refuser la direction dont on le jugeait digne quelques instants auparavant. Plus tard il fut nommé président du comité d'inspection des Ecoles militaires de la Flèche et de Saint-Cyr. Les élèves de ces écoles se rappellent encore son visage sympathique, son sourire plein de bienveillance et de bonhomie.

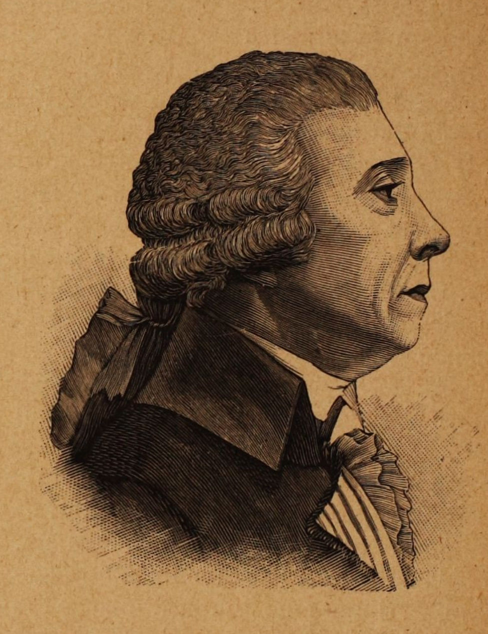
Le gouvernement de Juillet le nomma membre de la Chambre des Pairs en 1834. Il n'y parut guère qu'en 1836.

A l'automne de cette même année il revint à Montpellier, calme, heureux, mais déjà affaibli par l'âge. Il s'éteignit le 11 avril 1837 dans sa 77e année, au milieu des siens, laissant le souvenir d'une conscience droite et pure, d'une âme noble, d'une vie toute consacrée au service de la patrie.

Latude (Masers de), 1725-1805.

Par la carrière à laquelle il se destinait, Latude, qui faisait déjà partie du corps du génie quand ses malheurs commencèrent, nous paraît devoir prendre place ici, à la fin du chapitre consacré aux illustra-

tions militaires. Il ne saurait être question d'ailleurs de l'assimiler à ces illustrations; mais, à moins d'ouvrir pour lui une rubrique spéciale sous un titre qui sortirait de notre cadre, nous serions vraiment embarrassé pour inscrire ailleurs le nom de l'infortuné prisonnier de la Bastile.



Jean-Henri Masers de Latude, dont la légende et le théâtre ont popularisé le nom, naquit à Montagnac en 1725, d'une servante, Jeanneton Aubrespy, au service de M. de Latude: ce dernier le reconnut pour son fils et lui donna son nom.

Élevé solidement et non sans distinction, Latude

avait embrassé la carrière militaire, se flattant de faire rapidement son chemin; bien vite forcé de confesser ses illusions mais n'abdiquant rien de ses ambitions, il s'avisa de demander à la faveur ce que son mérite seul n'eût pas sans doute suffi à lui obtenir, mais il s'y prit de si singulière façon qu'il fut la victime de sa tentative. Mme de Pompadour était alors toute-puissante : pour attirer sur lui la protection de la favorite, Latude imagina de lui envoyer une boîte remplie de fioles détonantes. En même temps qu'il cachait soigneusement le nom de l'expéditeur, il faisait avertir Mme de Pompadour de l'attentat dirigé contre elle, se ménageant ainsi le mérite de lui avoir sauvé la vie. Son expédient fut découvert et, quoique les détonations de la boîte fussent parfaitement inoffensives, Latude fut considéré comme criminel d'État et enfermé à la Bastille : il ne devait recouvrer la liberté que trente-cinq ans plus tard, après une série de tentatives d'évasion et de cruelles aventures qui, jointes aux souffrances de l'incarcération et à l'absence de toute justice dans l'implacable persécution dont il était l'objet, ont fait de Latude le type légendaire des victimes de la tyrannie royale.

Constance de Cézelli.

L'Hérault n'a pas produit seulement des héros. Comme Domremy, comme Beauvais, Montpellier a eu aussi son héroïne. C'était au temps de la Ligue en 1590. Les Espagnols avaient envahi le Languedoc que gouvernait, au nom du roi, le duc de Montmorency. Mais laissons parler le vénérable historien dont la langue naïve semble donner à ce récit une saveur particulière.

« Il se passa vers le même temps, dit-il, une action mémorable à Leucate. Le sieur de Barri qui en était gouverneur pour le roi, informé du débarquement des Espagnols, partit aussitôt pour aller en avertir le duc de Montmorency et recevoir ses ordres. Mais il eut le malheur de tomber en chemin entre les mains des ligueurs. Il trouva moyen toutefois de faire savoir sa détention à Constance de Cézelli, sa femme, qui était à Montpellier, sa patrie, avec ordre de se jeter dans Leucate et de n'entendre à aucune proposition pour rendre la place. Cette dame s'étant embarquée à Maguelonne, se rendit à Leucate, et releva par sa présence le courage de la garnison. Les Espagnols et les ligueurs l'attaquèrent peu de temps après, mais elle se défendit avec tant de valeur qu'elle rendit tous leurs efforts inutiles. Les ligueurs, outrés de dépit par sa résistance, lui firent dire que, si elle ne leur livrait incessamment la place, ils feraient mourir son mari; le prix de sa rançon n'étant autre que la ville de Leucate même. Elle offrit tous ses biens pour le racheter ; mais elle déclara que rien ne serait capable de lui faire violer la fidélité qu'ils devaient l'un et l'autre au roi. Sur ce refus, les ligueurs firent étrangler le sieur de Barri, dont ils renvoyèrent le corps à Leucate. La garnison voulant user de représailles, demanda à la dame de Barri qu'elle leur livrât le sieur de Loupian, prisonnier de guerre, que le duc de Montmorency lui avait envoyé pour répondre de la vie de son mari : mais elle refusa constamment de le leur livrer. Le roi, par reconnaissance, laissa le gouvernement de Leucate à cette dame, jusqu'à ce que son fils Hercule fût en état de l'exercer. »

Quelques-uns appellent cette femme courageuse

Françoise et non Constance, prétendant que ce nom ne lui a été donné qu'en souvenir de sa vaillante conduite. Mais quel que soit son nom, Françoise ou Constance de Cézelli méritait d'avoir sa place parmi les héros de notre département.

III. — ÉCRIVAINS

Les lettres n'ont pas jeté dans notre département un moins vif éclat que les armes.

Pellisson (1624-1693).

Paul Pellisson, homme de lettres, naquit à Béziers en 1624, d'un conseiller à la Cour de Castres, pendant que la Cour dont il faisait partie était momentanément établie dans cette ville. Il n'avait que six ans quand son père mourut. Sa mère, une femme de cœur et d'esprit se consacra alors tout entière à l'éducation de ses enfants. Elle les éleva dans la religion protestante, qui était celle de sa famille, et leur inspira en même temps que le goût de l'étude, le sentiment du vrai et l'amour du bien.

Castres avait alors un collège renommé. C'est là que le jeune Pellisson fut envoyé. Il y fit de rapides progrès; à douze ans il avait fini ses classes et savait autant de grec et de latin qu'un bachelier en sait aujourd'hui à dix-huit ans. Il alla faire son droit à Toulouse. Cette précocité qui nous surprend, n'était pas rare au seizième et au dix-septième siècles. Mon-

taigne était aussi très avancé dès son jeune âge et Bossuet, Fénelon en avaient fini avec le collège dès l'âge de treize ans.

En 1645 il fit un premier séjour de quelques années à Paris, puis revint prendre place au barreau



de Castres dont il fut bientôt l'un des premiers avocats.

Les succès de province ne lui suffirent pas ; il se rendit à Paris, se lia avec Conrart, avec Mlle de Scudéry et finit par acheter une charge de secrétaire du roi ; en ce temps-là, presque toutes les charges s'achetaient. Son ouvrage sur l'*Histoire de l'Académie* fit sa

réputation et lui donna accès dans le sein de l'illustre compagnie. Ses succès de salon, sa réputation de bel esprit le recommandèrent aux faveurs du surintendant Fouquet dont il devint d'abord commis principal et plus tard le confident le plus intime. Aussi, quand le roi fit arrêter Fouquet, Pellisson se trouva-t-il enveloppé dans la disgrâce de son maître.

Sa fidélité au malheur, le dévouement dont il fit toujours preuve pour son généreux, mais trop imprudent bienfaiteur, ont illustré Pellisson plus encore que ses œuvres littéraires.

Emprisonné à la Bastille sans qu'on pût lui imputer d'autre crime que d'avoir pris la défense de son maître, il y resta quatre ans. D'abord on lui laissa livres, plumes, cahiers, mais comme il s'en servait pour composer des discours et des mémoires en faveur de Fouquet, on lui retira l'encre et le papier et on le jeta dans un cachot qui n'avait de jour que par une seule petite fenêtre à double grille, percée dans une muraille de six pieds d'épaisseur. Il était réduit pour écrire à arracher le plomb de ses vitres et à griffonner ses pensées sur les marges de ses livres. C'est là que se place l'histoire si connue de l'araignée, le seul être vivant qui vint le consoler dans son malheur et le distraire dans sa solitude.

Au plus fort de ses maux, Pellisson, confiant dans son innocence, soutenu par le sentiment de son devoir, conserva toujours une sérénité inaltérable, une attitude ferme et digne. Toute la France plaignait son malheur et vantait son dévouement.

La liberté lui fut enfin rendue ; la vengeance de Louis XIV était satisfaite : Fouquet était depuis plus d'un an sous les verrous de la forteresse de Pignerol.

La fin de la vie de Pellisson ne répond pas à ce qu'on aurait pu attendre de son caractère. Devenu flatteur du roi, il abjura, fut nommé historiographe du monarque, et n'écrivit plus que de plats panégyriques ou d'ennuyeux traités de controverse religieuse.

Il mourut le 7 février 1693. Il avait commencé en homme de cœur, il finit en homme de cour.

Auguste Comte (1798-1857).

Isidore-Auguste- Marie - François-Xavier Comte, philosophe d'une puissante originalité, montra plus de fermeté de caractère. Il naquit à Montpellier, le 19 janvier 1798, d'un père qui était caissier à la recette générale de l'Hérault. Petit, délicat, il fut mis au collège dès l'âge de neuf ans et s'y distingua de bonne heure par son travail et son intelligence. On ne le voyait point jouer comme les enfants de son âge ; mais, retiré dans un coin, il restait pensif, concentré en lui même, faisant parfois de contrebande, le devoir d'un camarade paresseux.

Ses maîtres étaient fiers de lui et il faisait de son côté tout ce qu'il était en son pouvoir pour les contenter. Avec de pareilles dispositions, quoi d'étonnant qu'il se soit trouvé prêt pour l'École polytechnique une année avant l'âge fixé pour l'entrée ?

Et alors que faire pendant cet espace de temps ? Il retourna au collège, et là, monté sur une grande chaise, à côté du professeur, il fit à ses camarades, en le repassant lui-même, le cours de mathématiques.

On arriva ainsi à la fin de 1814. Le jeune Comte fut

reçu premier à l'Ecole polytechnique. Il avait seize ans et demi.

En 1816, l'Ecole, dont l'esprit libéral était suspect au gouvernement de la Restauration, fut, sur un prétexte futile, licenciée. Voilà le jeune Comte sur le pavé. Qu'allait-il devenir? Sa résolution fut vite prise. Suivant en cela ses goûts et ses aptitudes, il se mit à donner des leçons de mathématiques « pour vivre et travailler à ses idées », comme il dit.

Cependant le jeune homme était à la recherche d'une position stable. Il entra en qualité de secrétaire chez un riche banquier, membre de l'opposition parlementaire, M. Casimir Périer; mais les deux hommes étaient aux antipodes l'un de l'autre et au bout de trois semaines il y eut rupture entre eux.

Une plus grande affinité devait exister entre Comte et un célèbre philosophe, esprit profond mais bizarre et chimérique, le rêveur socialiste Saint-Simon. Comte fut séduit par ses théories généreuses et pendant quelques années, la plus étroite, la plus douce intimité ne cessa de régner entre le maître et le disciple. Mais peu à peu l'esprit d'indépendance, le tempérament indisciplinable de l'élève se réveilla et la brouille fut bientôt complète, irréparable entre les deux philosophes. C'était en 1824.

L'année suivante, Comte se maria. Il continuait à donner des leçons, à faire des cours, mais sans grand succès. Les soucis d'une existence précaire, les difficultés matérielles, une excessive contention d'esprit, une querelle littéraire agirent sur la constitution débile du savant qui fut subitement atteint d'aliénation mentale. Malgré les soins du médecin le mal s'aggrava. Le dévouement intelligent d'une compagne

qui était une femme supérieure le sauva. Il put se remettre à travailler.

Ici commence la seconde période de son existence, de beaucoup la plus féconde, la mieux remplie, De 1830 à 1842, il mène à bonne fin l'exposition de son système de philosophie positive, œuvre immense, labeur de longue haleine, qu'il compléta en douze ans, tout en continuant sans interruption à donner des leçons pour vivre.

L'accomplissement d'une pareille œuvre ne va pas sans un certain orgueil. A partir de ce moment, le caractère d'Auguste Comte, naturellement altier et ombrageux, s'aigrit de plus en plus et devint intraitable.

Il alla même jusqu'à injurier Arago qui se vengea en lui faisant retirer son emploi d'examinateur à l'École Polytechnique. Il perdit successivement toutes ses places. Réduit à la misère, il vécut pendant les dernières années de sa vie d'une souscription que ses disciples faisaient pour lui venir en aide.

Il finit par s'aliéner tous ses amis, et, ne supportant plus ni avis, ni contradiction, il rompit avec ses plus fidèles disciples, avec sa femme elle-même, qui s'était toujours montrée si bonne, si dévouée. Chose plus grave, il rompit du même coup avec la raison, et qui plus est avec les principes fondamentaux de sa philosophie. Inconséquent avec sa doctrine, il tomba dans un mysticisme outré dont les divagations étaient en contradiction flagrante avec sa méthode et renversaient toutes ses théories.

Les plus grands génies ont de ces aberrations. Cela n'empêche pas Auguste Comte d'avoir été un

des plus puissants esprits, un penseur des plus profonds et des plus originaux de notre siècle et sa ville natale ne fera que son devoir en lui élevant, comme elle se le propose, une statue.

IV. — SAVANTS

Notre Faculté de médecine a produit bien des médecins célèbres, dont nous ne pouvons pas même citer les noms. Mais celui dont nous allons parler a été plus qu'un habile médecin ; il a été le bienfaiteur de notre ville et un de ses généreux donateurs. A ce titre nous lui devons une notice.

La Peyronie (1678-1747).

François de la Peyronie naquit à Montpellier le 15 janvier 1678. Il était fils d'un chirurgien distingué de cette ville : mais la chirurgie était alors une carrière inférieure et méprisée. Le père, plus ambitieux, voulait faire de son fils un médecin. Le jeune homme préféra la chirurgie.

Il fit ses études au collège des Jésuites et dès son bas âge annonça, par son travail et son intelligence, ce qu'il devait être plus tard. A quinze ans il avait terminé avec le plus grand éclat ses classes de lettres et pouvait se livrer entièrement à l'étude des sciences naturelles, sous la direction d'un ami de son père.

Dès qu'on l'en jugea capable, il fut attaché à

un des plus habiles chirurgiens de l'Hôtel-Dieu; il assistait aux leçons de la Faculté et trouvait le temps d'accompagner son maître chez les malades, de l'aider dans ses opérations, ses pansements, etc., si bien que rien de ce qui se rapportait à son art ne lui resta étranger.

En 1695, son père, déjà vieux et accablé d'infirmités, voulut avoir la consolation de présenter lui-même son fils à la compagnie des chirurgiens. Il avait la science, l'âge seul lui manquait. Il obtint néanmoins une dispense et fut reçu malgré ses dix-huit ans, aux applaudissements d'une assistance émerveillée de ses réponses.

Il aurait pu déjà se livrer à la pratique de son art. Il jugea qu'il devait poursuivre plus avant ses études et il partit pour Paris. Grâce aux recommandations des amis de son père et aussi à sa réputation naissante, il entra comme pensionnaire chez un chirurgien en chef de la Charité, qui le prit en vive affection. Sous un maître aussi habile il fit de rapides progrès. Mais il ne se contentait pas d'étudier la pratique de son art; il s'adonnait avec ardeur à toutes les sciences qui s'y rattachaient, surtout à l'anatomie qu'il regardait avec raison comme la base de toute la chirurgie.

De retour à Montpellier, il installa chez lui un amphithéâtre où il donna des leçons d'anatomie et de chirurgie.

Ces mêmes cours, il les fit bientôt à la Faculté de médecine; quelque temps après, il devint chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Montpellier.

Le bruit de ses talents se répandit bien vite au dehors et l'on vit arriver à Montpellier des malades

de toutes les nations, qui venaient demander au chirurgien en renom le secours de son art.

Au mois de mai 1714, il fut appelé à Paris pour faire au duc de Chaulnes une opération dangereuse, qui réussit fort bien. Le duc en parla au roi qui engagea La Peyronie à venir s'établir à Paris. Il y vint, fut comblé d'honneurs et reçut le titre de chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité. Il était à cette époque, de l'aveu de tous, un des premiers opérateurs de l'Europe. En 1717 il fut nommé premier chirurgien du roi, quoique l'ancien vécût encore.

Vers ce même temps, Pierre le Grand, voyageant en France, le consulta deux fois pendant son séjour à Paris. Quand, en 1722, le roi Louis XV se rendit à Reims pour se faire sacrer, La Peyronie l'accompagna. Là il apprit que le duc de Lorraine souffrait du même mal dont Louis XIV avait souffert, le même dont il avait délivré jadis le duc de Chaulnes. Il partit pour Lunéville et fut assez heureux pour rendre au duc la santé.

La ville de Nancy, pour marquer au célèbre chirurgien sa gratitude, voulut lui faire présent d'une bourse de cent jetons d'or aux armes de la ville d'un côté et aux siennes de l'autre. Mais La Peyronie était aussi désintéressé qu'habile. Il refusa et n'accepta, pour ne pas désobliger les habitants reconnaissants, qu'une bourse de jetons d'argent.

La Peyronie ne pensait pas seulement à lui. Il avait à cœur le progrès de la science. Aussi, profitant de la faveur dont il jouissait auprès du roi, il obtint la création de l'Académie de chirurgie, établie en 1731, et qui a rendu depuis d'éminents services à la théorie comme à la pratique.

C'est sur ses plans et d'après ses idées que fut rendue la fameuse déclaration du Roi, rédigée par d'Aguesseau, qui supprimait la corporation des chirurgiens-barbiers, réglait les prétentions rivales des médecins et des chirurgiens et plaçait la chirurgie sur un pied d'égalité avec la médecine. A l'avenir personne ne devait être admis à pratiquer enfin la chirurgie sans avoir conquis ses grades ou gagné ses diplômes.

Le célèbre chirurgien travailla jusqu'à sa mort. Son zèle et son activité ne connaissaient pas d'entraves.

Cependant il tomba malade, et dès le premier jour il sentit que sa fin approchait. Les souffrances n'altéraient ni sa tranquillité, ni sa constance. Il mourut le 24 avril 1747, à l'âge de soixante-neuf ans, après une maladie de plusieurs mois.

Il léguait par son testament tous ses biens à la communauté des maîtres en chirurgie de Paris, fondait des prix pour récompenser les mémoires remarquables qui seraient présentés, dotait des chaires de professeurs, etc.

Il n'oublia pas sa ville natale.

Il donna à la communauté des maîtres en chirurgie de Montpellier les deux maisons qui lui appartenaient dans cette ville et laissa cent mille francs pour faire construire à la place un amphithéâtre sur le modèle de celui de Paris avec des salles pour les assemblées ou les cours.

Ainsi, vous le voyez, La Peyronie ne fut pas seulement un chirurgien éminent ; il ne se contenta pas de consacrer sa vie et sa fortune à la science. Il fut encore le bienfaiteur de notre ville et c'est avec rai-

son que son buste figure à l'entrée de notre Faculté de médecine.

Flourens (1794-1867).

Flourens (Marie-Jean-Pierre), fut un savant que préoccupa surtout l'étude des êtres vivants.

Il naquit à Maureilhan (Hérault), dans l'arrondissement de Béziers, le 13 avril 1794.

Quand il eut atteint l'âge de neuf ans, ses parents se trouvèrent fort embarrassés pour lui faire commencer ses études. Les collèges n'étaient pas nombreux alors, et on hésitait à envoyer l'enfant au loin. Au milieu de ces perplexités on vit arriver au château, un beau matin, un ancien prêtre qui rentrait en France après l'émigration. Il vit le jeune homme, le questionna et fut frappé de son intelligence. Il proposa aux parents de l'emmener, pour l'instruire; on n'y fit pas opposition, et le lendemain, au point du jour, l'abbé partit sur sa mule avec l'enfant en croupe; il le garda dans sa cure jusqu'à l'âge de seize ans.

Le moment vint de lui trouver une profession. Grave question. On assembla la famille; l'un proposait la carrière des armes : on était en 1810, à une époque où le prestige de l'uniforme tournait toutes les têtes; l'autre opinait pour la diplomatie. Chacun discutait et on n'arrivait pas à se mettre d'accord, quand on s'avisa, (c'est par là qu'on aurait dû commencer), de consulter le principal intéressé. On fait donc venir le jeune Flourens, on lui demande: « Que veux-tu être? » Il répond d'un ton résolu : « Je veux être académicien ». Quoique ce ne fût pas là une carrière, l'enfant avait son idée. Il voulait être de l'Académie et il en fut. Cependant il ne prit pas d'abord,

semblait-il, le plus court chemin pour arriver à son but.

Au lieu de continuer l'étude des lettres, il se fit inscrire à la Faculté de médecine qui comptait alors parmi ses professeurs, un botaniste distingué, de Candolle, dont il suivit assidûment les leçons au Jardin des Plantes.

Le savant remarqua le jeune homme, le prit en affection, et quand notre étudiant eut terminé ses études de médecine, soutenu sa thèse, il l'engagea à partir pour Paris, où l'attirait déjà une secrète ambition. De Candolle lui donna des lettres pour le grand Cuvier, pour Lamarck, pour Geoffroy Saint-Hilaire. Muni de ces recommandations, Flourens se mit en route, le cœur ouvert à l'espérance. C'était en 1814. Il avait vingt ans. Ne vous imaginez pas toutefois que, encore inexpérimenté, il se laisse tenter ou éblouir par les mille séductions de la grande ville.

Au sein de cette société d'élite où le jeune Flourens se trouve d'abord introduit, il se fait remarquer par son travail assidu, sa bonne tenue, la convenance parfaite de ses manières. Il fuit les plaisirs frivoles, les distractions qui détournent de la science et ne se plaît que dans le commerce de ces hommes supérieurs. Puis, rentré chez lui, il se livre avec ardeur à l'étude, persuadé qu'on ne réussit à se faire un nom qu'au prix des efforts les plus soutenus.

En quelques années, Flourens devint membre de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle, puis secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences. Enfin, en 1840, sa réputation était parvenue à son apogée et il recevait la plus haute récompense à laquelle un Français, fût-ce un savant,

puisse prétendre, à laquelle il est toujours sensible : il était élu membre de l'Académie française. Il avait atteint l'objet de ses rêves de quinze ans, son ambition se trouvait réalisée.

Flourens a consacré sa vie à des recherches sans nombre ; ses travaux, comme ses publications, sont considérables.

Pendant un demi-siècle il a étonné le monde savant par ses admirables découvertes.

C'est de 1822 que datent ses premières études sur le cerveau. Elles firent sensation, et furent suivies plus tard de ses remarquables travaux sur l'instinct et l'intelligence des animaux. Vous savez que toutes les fois qu'il s'agit de faire une opération douloureuse à un malade, on l'endort à l'aide du chloroforme et qu'ainsi on peut, sans que le patient en souffre ou même s'en aperçoive, lui couper un membre ou lui sonder une plaie béante. Eh bien ! la découverte de ces effets bienfaisants du chloroforme, c'est à Flourens qu'on la doit.

Il croyait même en s'appuyant sur la connaissance approfondie du corps humain que l'homme, s'il laissait agir la nature sans la violenter ni la contrarier, pourrait prolonger aisément le terme de son existence et vivre jusqu'à cent ans.

Hélas ! la destinée ne devait pas lui permettre de confirmer ses théories. Frappé de paralysie, il vit chacun de ses organes s'affaiblir peu à peu et refuser de le servir. Il dut renoncer à la vie active, se condamner à une retraite forcée, abandonner ses chères études. Il se résigna, conservant jusqu'au bout une sérénité parfaite. Il s'éteignit graduellement et mourut à Montgeron, près Paris, le 6 décembre 1867 ; juste à

temps pour ne pas être témoin des poignantes tristesses de l'année terrible.

Il avait tout sacrifié à la science, même les affections domestiques. Il se le reprochait à ses derniers jours quand la maladie l'eut contraint au repos. « Que n'ai-je plus tôt pensé à jouir de la vie de famille, disait-il, au lieu de la sacrifier pour d'autres qui déjà ne pensent plus à moi ! »

Il se trompait. Les hommes peuvent être ingrats, La science ne l'est jamais.

Balard (1802-1876).

Balard (Antoine-Jérôme) a aussi consacré sa vie à la science. Il naquit à Montpellier, de parents peu aisés, dans une petite maison du faubourg Figueirolles, le 30 septembre 1802. Il aurait été vigneron comme son père, si une marraine, une bonne fée, n'avait veillé sur son berceau. Frappée de sa bonne mine, de son intelligence vive et alerte, la brave femme se chargea de l'éducation de l'enfant et l'envoya au lycée. La marraine n'était pas riche, et le jeune Balard connut dès sa plus tendre enfance la vie étroite, austère et dure. Mais cela aussi fait partie de l'éducation, et rien ne contribue plus à former le caractère que l'habitude des privations.

Indifférent au froid et à la chaleur, insensible à la fatigue, l'écolier apprit de bonne heure à se contenter de peu. Il lutta contre les difficultés de l'existence et sut les vaincre. Il brava tout pour arriver.

A côté de la mansarde où il couchait, notre collégien avait déniché, quelques centaines de volumes jetés çà et là, dépareillés, dans un galetas. Pendant les heures de liberté que lui laissaient ses classes,

il lisait avec avidité ces volumes qui renfermaient les plus belles œuvres de nos grands écrivains, et le jeune Balard, à seize ans, avait trouvé le temps de se former l'esprit et le cœur, de cultiver, dans l'intimité de ces grands écrivains, les heureux dons de sa nature.

Quand son éducation fut terminée, sa marraine s'occupa de lui chercher une place. Le jeune homme ne pouvait penser à vivre sans rien faire, ni même à poursuivre, pendant des années encore, des études littéraires, luxe trop coûteux pour les modestes ressources de la famille. Elle le fit entrer comme élève dans une pharmacie.

On croira peut-être que les études littéraires ne préparaient pas directement Balard à sa nouvelle profession. C'est une erreur. Les habitudes d'esprit que le jeune homme avait contractées au collège, lui servirent plus tard dans la pharmacie. La lecture des grands écrivains avait formé son jugement, discipliné son esprit, et il pouvait maintenant se livrer avec plus de fruit, à l'observation des phénomènes de la nature. A l'examen des idées, succédait la connaissance des faits. Or, cette étude, pour être féconde en résultats, exige de la réflexion et une grande pénétration.

Le jeune Balard ne s'en tenait pas, du reste, exclusivement à l'art de confectionner des pilules, ou de doser des médicaments. Il regardait la pharmacie non comme un métier, mais comme une science. A dix-sept ans, il était préparateur, de chimie à la Faculté des sciences, et suivait à la Faculté de médecine, sous la direction de maîtres distingués, les cours de physique et de chimie.

La théorie ne suffisait pas à son esprit affamé de

connaître. Il existait alors, près de Montpellier, une usine célèbre, fondée jadis par le Parlement du Languedoc, pour la fabrication des produits chimiques. Dirigée autrefois par le célèbre Chaptal elle avait passé plus tard aux mains de son ami Bérard, un chimiste à peine moins illustre que lui. Or, Bérard était le professeur de Balard. Il admit son élève, par une faveur tout exceptionnelle, dans le laboratoire, et le jeune homme se trouvait ainsi à même de contrôler, par des expériences personnelles, l'enseignement des cours publics. Il se forma ainsi peu à peu à la rigueur des méthodes scientifiques, et acquit l'habitude des manipulations.

Ce fut là, n'en doutons pas, la source de ses succès et l'origine, le moyen du moins, de cette découverte du brome qui le rendit célèbre.

Le brome est un corps simple, intermédiaire entre le chlore et l'iode, inconnu jusqu'alors et que Balard sut le premier extraire des marais salants, en 1826.

Ce fut un grand événement pour la science que le jour où, dans une séance de l'Académie, tous ces vieux savants se passèrent de main en main, en secouant la tête en signe d'admiration, ce petit tube de verre scellé, qui contenait un échantillon de la nouvelle substance. Et qui l'avait découverte? Un jeune homme, un inconnu, un élève en pharmacie, vivant au fond d'une province reculée.

Toutes les sociétés savantes félicitèrent le jeune chimiste, et chacune voulut se l'attacher comme correspondant. Du premier coup, le jeune Balard était arrivé à la célébrité. Il avait à peine vingt-quatre ans!

On vous expliquera plus tard, quand vous serez plus avancés, ce que c'est que le brome, et les usages

variés auxquels il peut servir. Je ne vous en citerai qu'un pour le moment. Il fallait jusqu'à présent pour faire une photographie un espace de temps assez long. Le sujet avait beau être tranquille, le moindre mouvement suffisait pour rendre ses yeux clignotants, sa figure grimaçante; ou bien, si l'on réussissait à éviter les contorsions, les traits restaient durs, rigides. Avec le brome, il suffit de quelques secondes à peine, et la reproduction est faite, instantanée, naturelle. C'est à Balard que la photographie est redevable de ce nouveau progrès.

Encouragé par la découverte du brome, Balard espérait trouver dans les eaux de la mer des produits nouveaux. Et, profitant de ses moindres moments de liberté, il partait de grand matin, à pied, pour la plage, située assez loin de la ville, n'emportant que son manteau pour tout bagage, qu'un pain pour toute provision.

Tant d'efforts ne devaient pas rester sans récompense. Déjà membre de l'Académie des sciences, il fut appelé à professer à la Sorbonne, et au Collège de France. Ses élèves ont conservé le souvenir de cet enseignement nourri, vivant, sympathique, où l'abondance n'excluait pas la précision, où la chaleur, le feu de la parole ne nuisait en rien à la clarté de l'expression, à la justesse de l'idée.

Sous une nature franche, un peu brusque, Balard cachait un sentiment profond de la justice, une bonté inépuisable. Se souvenant de ses débuts pénibles, il se sentait attiré vers les faibles et les déshérités, et ne perdait jamais une occasion de se montrer secourable à l'infortune.

Sa situation avait changé, mais son caractère était

resté le même. Tel on l'avait connu à vingt ans, tel on le retrouvait à soixante, Son cabinet de travail était d'une simplicité monacale. On n'y voyait que les meubles indispensables, et si simples, que le plus modeste étudiant aurait peine à s'en contenter de nos jours.

Les souffrances du siège, les deuils, les malheurs publics et privés abattirent la riche constitution de cet homme si aimant, si dévoué. Il mourut le 30 mars 1876, nous laissant, avec le souvenir de ses travaux, une mémoire pure, l'exemple d'une vie sans tache, toute consacrée à la science, et ce qui ne vaut pas moins, à la pratique constante du devoir. Balard ne fut pas seulement un savant; il fut surtout un homme de bien.

Riquet de Bonrepos (1604-1680).

Pierre-Paul Riquet de Bonrepos ne fut ni un savant, ni un grand homme; en revanche il fut, dans toute l'acception du terme, un homme utile.

Vous avez tous entendu parler de ce canal qui, partant de Toulouse, se prolonge jusqu'à l'étang de Thau et unit ainsi le bassin de l'Atlantique au bassin de la Méditerranée.

On l'appelle Canal du Midi ou du Languedoc.

Depuis longtemps on cherchait à faire communiquer les deux mers afin d'éviter à nos bateaux le passage par le détroit de Gibraltar.

Sous François Ier déjà, il avait été question de creuser un pareil canal. Des études plus sérieuses en furent faites au temps de Sully et de Henri IV; Richelieu en avait poursuivi le rêve. Mais les événe-

ments politiques ou les difficultés matérielles en avaient arrêté l'exécution.

Il était réservé à un fermier des gabelles d'étudier le projet et de le mener à bonne fin, à travers des difficultés sans nombre.

Riquet descendait d'une famille noble de Florence qui, fuyant la proscription au temps des Guelfes et des Gibelins, était venue vers le XIII[e] siècle se fixer en Provence.

Leur nom était alors Arrighetti, devenu successivement Riquetti, puis Riquet. Deux branches sortirent de cette famille : l'une qui resta en Provence et fut la tige des marquis de Mirabeau, l'autre s'établit en Languedoc. C'est à cette dernière qu'appartient le créateur du canal du Midi.

P.-P. Riquet naquit à Béziers, le 29 juin 1604. Ni ingénieur ni savant, ce n'était qu'un homme de finances, un receveur d'impôts.

Il vivait en gentilhomme campagnard, près de Revel dans son château de Bonrepos, situé sur le versant occidental de la Montagne Noire.

Ses yeux noirs, son front large, son nez régulier, presque fort; sa lèvre légèrement épaisse où se dessinait à peine l'ombre d'une fine moustache, son menton à fossette, tout cela donnait à son visage une singulière expression faite de douceur et d'énergie, de bonhomie ferme et noble.

Il était grand, fort, un peu lourd, portait une vaste perruque brune, surmontée d'un chapeau de feutre à larges bords.

Quant à son régime, il était frugal ; il menait une vie de paysan, sobre, active, laborieuse, consacrant à l'agriculture et à l'entretien de ses domaines tout le

loisir que lui laissaient les devoirs de sa charge.

Depuis longtemps il cherchait un moyen de creuser un canal qui irait de la Garonne à Béziers et à Cette.

La difficulté était de faire franchir à ce canal l'arête qui sépare le bassin de l'Océan de celui de la Méditerranée. Comment élever l'eau et lui faire franchir les 37 mètres d'altitude qu'offre le col de Naurouse, légère dépression resserrée entre la chaîne des Cévennes au nord et celle des Corbières au sud? Tel était le nœud du problème.

Se servir de machines élévatoires? c'eût été rendre le transit trop coûteux. Entailler la montagne? c'était un travail de Romain auquel il ne fallait pas songer.

Si cependant on arrivait à capter, sur le flanc des deux versants les sources qui se rendent dans chacun des bassins? Si ces sources, réunies en quantité suffisante, pouvaient être emmagasinées dans un grand réservoir, situé juste au point de partage des eaux, à une hauteur suffisante pour qu'elles pussent de là être lâchées à volonté dans le lit du canal, la question serait bien près d'être résolue.

Et Riquet, avec son fidèle compagnon, le paysan Pierre, rebouteur et fontainier de son état, parcourait, en tous sens, sans trêve ni repos, ces régions montagneuses, explorant les sources, remontant le cours des ruisseaux, franchissant les ravins, escaladant les rochers; puis, entre temps, prenant des croquis, faisant des nivellements à l'aide d'un méchant compas de fer, son unique instrument, inscrivant des notes, alignant des chiffres, poursuivant ses calculs, avec une ténacité dont sont capables, seuls, les hommes supérieurs obsédés par une grande idée.

Longtemps il y rêva, absorbé dans ses pensées, négligeant le boire et le manger, indifférent à tout ce qui n'était pas son projet.

Les cartes si détaillées que nous possédons de nos jours, ces travaux géologiques si parfaits sur la nature des terrains, rien de tout cela n'existait. Il fallait tout trouver, tout découvrir, tout contrôler.

Riquet partait à l'aube, déjeunait en plein air, couchait dans une ferme, et s'endormait d'un sommeil paisible, voyant déjà en rêve son canal serpenter dans la plaine... Toutefois, il lui fallait, d'abord, trouver le point de partage.

Un jour de printemps, de l'année 1659, il se livrait à ses explorations quotidiennes quand tout à coup, arrivé à la fontaine de la Grave, il s'arrête comme saisi d'une inspiration soudaine ! « J'ai trouvé », crie-t-il à son compagnon dans un élan d'enthousiasme.

Qu'avait-il trouvé? Juste le point précis où les eaux, se séparant, s'en allaient couler les unes dans la vallée de l'Aude, les autres dans le bassin de la Garonne. Il ne restait plus qu'à savoir si ces eaux fourniraient un débit suffisant pour alimenter le canal, même à l'époque des plus grandes sécheresses.

Et alors les courses à travers champs recommencèrent, jusqu'à ce que les calculs vinrent confirmer les prévisions de l'ingénieur.

Pour se rendre encore mieux compte de la possibilité de réaliser son projet, Riquet fit construire dans son jardin un canal en miniature, tenant compte, autant que ses connaissances géographiques le lui permettaient, des accidents de terrain, des obstacles

de toutes sortes que son œuvre aurait à rencontrer, traçant comme sur un plan en relief, bassins, digues, tunnels, aqueducs et écluses.

Ceci ne lui suffit pas. Il partit un jour seul, à cheval, du côté de Béziers, parcourant à petites journées la ligne idéale que devait suivre son canal, calculant les pentes, relevant les tracés, prenant ses nivellements et étudiant surtout la nature des terrains.

L'année d'après, en 1661, il fit le même voyage et les mêmes études dans la direction de Toulouse, région qu'il connaissait mieux et qui, d'ailleurs, présentait moins de difficultés.

Quand il fut à peu près assuré de pouvoir mener son projet à bonne fin, il s'en ouvrit à Mgr d'Anglure, archevêque de Toulouse, qui promit à Riquet son appui et l'engagea vivement à écrire à Colbert et à lui envoyer le plan de son canal.

Mais Riquet, nous l'avons dit, n'était ni un ingénieur, ni un mathématicien. Il fut donc obligé, pour les dessins et les calculs, d'avoir recours à un homme du métier. Il s'adressa à un jeune ingénieur, François Andreossy.

Ensemble ils refirent le tracé du canal, levèrent des plans, mesurèrent les pentes, calculèrent les dépenses approximatives. Quand les devis furent prêts, Riquet les envoya à Colbert en les accompagnant d'une lettre qui résumait son projet.

Quoique Riquet n'entendît ni grec ni latin et qu'il sût à peine parler français, on raconte que Colbert fut saisi d'admiration à la lecture de ce mémoire. Il ne tarda pas à en parler au roi et, le 18 janvier 1663, moins de deux mois après, il fut décidé qu'une enquête serait faite sur les lieux par les commissaires du roi con-

jointement avec ceux des Etats du Languedoc.

Alors Riquet et Andreossy redoublèrent d'ardeur pour faciliter les travaux de la commission, si bien que le 28 mai 1663 Riquet pouvait écrire à son protecteur, l'archevêque de Toulouse : « Depuis un mois je travaille pour la vérification du projet du canal, mais avec tant de soin et d'exactitude, qu'à cette heure j'en puis parler savamment et vous dire en vérité que la chose est possible. »

Accompagné de l'archevêque, Riquet se rendit à Paris pour aller trouver Colbert.

Là il exposa tout au long son projet, et les innombrables avantages que l'on pouvait attendre de sa réalisation. Colbert écouta tout. Il ne craignait qu'une chose, c'est que les rigoles qui devaient amener l'eau dans les réservoirs ne fussent pas suffisantes pour alimenter le canal.

Quoique Riquet ne fût pas riche, les guerres de religion ayant fortement ébréché sa fortune, il avait une telle confiance dans le succès de son entreprise, qu'il offrit de creuser ces rigoles à ses frais et d'y dépenser deux cent mille livres.

Cependant les travaux des commissaires royaux chargés d'étudier la possibilité du projet n'avançaient guère. Riquet avait beau écrire, presser, solliciter, ce ne fut qu'au bout de deux ans, le 17 janvier 1665, que la commission acheva, à Béziers, cette œuvre préliminaire d'information. Les conclusions du rapport furent, à part quelques réserves, favorables au projet de Riquet. Il reçut enfin l'autorisation de faire travailler aux rigoles, ces rigoles qui étaient nécessaires pour vérifier la direction de la pente. En quelques mois Riquet eut achevé ce travail : le résultat

fut tel qu'il l'avait espéré. Colbert n'avait plus de raison pour différer plus longtemps l'autorisation de l'entreprise.

Il semblerait qu'au point où les choses en étaient arrivées, tous ces obstacles allaient s'aplanir et que Riquet n'avait qu'à se mettre à l'œuvre. Erreur! Le plus difficile restait à faire. Il s'agissait, en effet, de trouver l'argent nécessaire pour accomplir de pareils travaux.

On évaluait la dépense à six millions qui en vaudraient bien trente aujourd'hui. Riquet avait compté sur la libéralité du roi : le roi et Colbert refusèrent d'engager les deniers de l'Etat.

On fit alors appel aux Etats du Languedoc qui étaient directement intéressés à l'entreprise et devaient en recueillir les premiers fruits. Les Etats refusèrent, déclarant qu'ils ne pouvaient, ni pour le présent, ni pour l'avenir, s'engager à participer aux frais de l'entreprise. La France s'épuisait pour soutenir des guerres ruineuses. Elle n'avait pas d'argent à consacrer aux travaux de la paix.

Tout autre que Riquet se serait découragé. Il fallait toute son obstination, la foi ardente qu'il avait en son œuvre, pour ne pas pas se rebuter.

La France n'a pas d'argent, le trésor royal est vide; c'est lui qui se chargera, dût-il s'y ruiner, ce qui arriva, de cette œuvre colossale. Sa femme, ses enfants le conjuraient d'y renoncer, de ne pas consommer leur ruine ; ses amis l'en détournaient, tout le monde le traitait d'insensé, car personne ne croyait au succès de l'entreprise : Riquet persista.

On procéda à l'adjudication des travaux. Aucun entrepreneur n'osa faire des propositions aussi avan-

tageuses que Riquet. Il offrit, en échange de la concession perpétuelle du canal, une somme de 3.630.000 livres, et s'engagea à livrer, en huit ans, la partie comprise entre Toulouse et Carcassonne.

Toutes les difficultés étant donc levées, l'édit qui autorisait la création du canal et en confiait l'exécution à Riquet fut enfin promulgué. On put commencer à joindre la « mer Océane » à la Méditerranée, selon les termes mêmes de l'édit.

On était au mois d'octobre 1666 : quatre ans s'étaient écoulés depuis que Riquet avait envoyé à Colbert sa première lettre !

Aussitôt que les formalités furent remplies, Riquet se mit à l'œuvre sans perdre de temps et quelques mois après il avait déjà 4.000 ouvriers sur les chantiers. Si l'on se reporte par la pensée à cette époque où, la vapeur n'étant pas encore utilisée, tout devait être fait à la main avec un outillage des plus rudimentaires, l'on comprendra quel dut être le génie de l'ingénieur, son opiniâtreté, son esprit d'organisation, pour mener à bonne fin une pareille entreprise.

Les travailleurs formaient une véritable armée. Il y en eut à certaines époques jusqu'à 12.000 sur les chantiers. Et quelle joie pour Riquet de voir, sur le parcours du canal, ces nombreuses équipes maniant la pioche, creusant le sol, élevant des terrassements, nivelant les montagnes, construisant ponts, aqueducs, écluses, remblais.

Il était partout, donnant des ordres, payant de sa personne, encourageant tout le monde et faisant passer, dans l'âme des plus incrédules, cette foi qui le soutenait dans toutes ses épreuves et qui, selon la parole de l'Evangile, bien applicable en cette circons-

tance, est capable de transporter réellement les montagnes.

Il semble que cette œuvre, entreprise par Riquet sur ses propres deniers, cette œuvre qui ne devait rien coûter à l'État, et dont les États de Languedoc eux-mêmes s'étaient désintéressés, eût dû être accueillie par tous avec un enthousiasme sans bornes

Détrompez-vous. Il n'y en eut jamais de moins encouragée, de plus dénigrée. Personne n'avait confiance dans la réussite d'une opération aussi gigantesque, et qui déroutait les notions reçues parmi les hommes du métier. Que pouvait-on espérer d'ailleurs d'un homme qui n'avait pas fait, pour ces travaux, d'études spéciales?

Riquet faisait tout ce qu'il pouvait pour réduire au silence les prophètes de malheur.

« Je ne vous demande, écrivait-il à Colbert au mois de février 1667, que le reste de cette année pour convaincre les plus incrédules de l'infaillibilité du canal et leur faire avouer que j'aurai doublement plus d'eau qu'il ne m'en faut. Déjà ceux qui voient le commencement de mes magasins en conviennent, et par préjugé me qualifient de Moïse du Languedoc, toutefois avec cette différence, disent-ils, que Moïse ne fit jaillir que des sources pour de petites fontaines, et que j'en dispose pour de grandes rivières. »

Et à ceux qui insinuaient que les travaux pourraient bien n'être pas faits avec tout le soin voulu, il répondait dans une autre lettre : « Mes conditions m'obligent et m'intéressent assez à la perfection de l'ouvrage pour croire que mes intentions sont de les bien faire, et particulièrement celle qui me charge, moi et mes descendants, de l'entretien perpétuel d'ice-

lui. A quoi ma passion étant jointe, il est vraisemblable que je n'épargnerai ni l'application, ni la dépense pour la réussite de mon dessein. »

Et quelques mois après il ajoutait pour dissiper même l'ombre du soupçon : « Je connais le fort et le faible de mon ouvrage mieux que je ne l'avais connu, et je puis vous dire avec toute vérité et certitude qu'il sera plus beau et plus utile qu'on ne saurait se l'imaginer. »

C'est ainsi qu'il tenait Colbert au courant des progrès de son entreprise.

En avril 1667, la première pierre du bassin de Saint-Ferréol, une merveille pour ce temps, fut posée en grande pompe; le 17 novembre, une cérémonie plus imposante encore eut lieu aux portes de Toulouse, où l'on inaugura la première écluse au bruit du canon, en présence de toutes les autorités civiles et religieuses de la cité.

Pour commémorer un événement aussi important, des inscriptions latines furent gravées sur le bronze, des médailles furent frappées.

Le grand Corneille ne dédaigna pas de célébrer par des vers, non pas en l'honneur de Riquet, mais du grand Roi, l'union des deux mers :

La Garonne et le Tarn en leurs grottes profondes
Soupiraient de tout temps pour marier leurs ondes...
France, ton grand Roi parle, et les rochers se fendent :
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent ;
Tout cède, et l'eau qui suit les passages ouverts,
Le fait voir tout puissant sur la terre et les mers.

Les travaux étaient poussés avec ardeur, mais les dépenses grossissaient de jour en jour. Bientôt l'argent manqua. Sacrifiant tout à la réussite de son idée,

Riquet vendit ses fermes, l'hôtel qu'il avait à Toulouse ; il ne garda que sa propriété de Bonrepos.

Le roi, voyant les sacrifices que l'ingénieur s'imposait, lui fit une avance de 300.000 livres et les Etats du Languedoc, revenus à de meilleurs sentiments en présence des résultats obtenus, votèrent une subvention de plusieurs millions.

En 1668, les travaux de la seconde portion du canal et ceux du port de Cette furent également adjugés à Riquet qui rencontra, dans cette partie de son travail de plus grandes difficultés encore. Colbert, devenu méfiant, lui avait envoyé un ingénieur chargé de surveiller les travaux et qui s'acquittait encore mieux du soin de les contrecarrer.

Riquet ne vivait que pour son canal ; il négligeait pour lui sa fortune et jusqu'à ses propres enfants. « J'ai deux filles à établir, écrivait-il, j'aime mieux les garder encore chez moi quelque temps et employer aux frais de mes travaux ce que je leur avais destiné pour dot.

« Mon entreprise, c'est le plus cher de mes enfants, disait-il ; j'y regarde la gloire et non pas le profit ; je souhaite de laisser de l'honneur à mes enfants et je n'affecte point de leur laisser une grande fortune. »

Quand tels étaient les sentiments de Riquet pour son œuvre, jugez quel dut être son chagrin lorsqu'il apprit que le jeune ingénieur Andreossy, qui l'avait aidé dans l'établissement de ses devis et dans ses calculs, lui disputait la paternité de son entreprise.

Oui, en 1669, son collaborateur adressa au roi un mémoire, précédé d'une épître dédicatoire, où le

plan du canal était relevé et où certains projets que Riquet n'avait encore confiés à personne se trouvaient révélés. Il se plaignit amèrement à Colbert de ces procédés peu délicats. Au commencement de ce siècle, la famille du jeune ingénieur italien a même tenté de revendiquer pour lui l'originalité du projet.

L'histoire a fait justice de ces prétentions en rendant à chacun la part de son mérite qui lui revient.

La gloire de Riquet ne lui est pas disputée. C'est lui qui eut les soucis et la responsabilité. Il était à la tête de tout, veillait à tout, répondait de tout. Ses lettres adressées à Colbert sont là, d'ailleurs, pour en faire foi. Riquet était souvent à court d'argent. A maintes reprises, il se vit réduit à emprunter à gros intérêts. Les guerres continuelles de Louis XIV épuisaient la fortune publique. Aux instances réitérées de Riquet, Colbert ne pouvait rien accorder. Néanmoins il ne refusait pas de mettre son influence au service de son protégé.

Voici alors le stratagème dont notre ingénieur s'avisa un jour, dit-on. Les fermiers généraux de la province de Languedoc étaient réunis chez Colbert. Riquet demanda au ministre de l'autoriser à entrer chez lui sans faire antichambre, sans même être annoncé. Colbert y consentit, et tandis qu'il donnait audience dans son cabinet réservé, on entend la clef qui tourne dans la serrure ; la porte s'ouvre : Riquet entre comme s'il était chez lui ; il s'assied sans parler à personne, sans que personne lui parle. Les fermiers généraux qui étaient là réunis regardent tour à tour Riquet, puis le ministre qui n'a l'air de s'apercevoir de rien. Ils s'interrogent du regard, émerveillés, surpris que Riquet se permette d'entrer ainsi, sans

être annoncé, dans le cabinet secret du grand ministre. Quelle familiarité, quelle grande marque de faveur!

Aussitôt la séance levée, les fermiers s'empressent autour de Riquet, le félicitent, lui demandent des nouvelles de son canal, portent aux nues ses travaux et finissent par lui offrir 200.000 livres. Riquet accueillit la proposition froidement; ce n'était point assez.

Toutefois le même stratagème fut renouvelé, et, à la troisième séance, les fermiers portèrent leurs offres à 500.000 livres.

Riquet répondit qu'il verrait, qu'il ne pouvait rien faire sans l'aveu du ministre.

Immédiatement après, Riquet raconta ce qui s'était passé. Colbert rit beaucoup de la ruse, et donna sa sanction à l'emprunt. Son nom seul avait produit l'effet d'un talisman. Ce jour-là, on ne pouvait pas lui reprocher, comme on le faisait, d'avoir trouvé l'art de détourner les rivières et de n'avoir pas su découvrir les moyens de se procurer l'argent nécessaire à ses grands projets.

Enfin, au mois de janvier 1672, la première portion du canal fut terminée. L'archevêque de Toulouse put s'embarquer à Naurouse et descendre, à travers la plaine, jusqu'à son siège épiscopal; des barques montèrent de la Garonne à Naurouse, et s'en retournèrent chargées de marchandises. Les habitants de Gaillac purent envoyer leurs vins à Bordeaux.

Vers cette époque, un service régulier fut établi trois fois par semaine entre Naurouse et Toulouse, les deux points alors extrêmes du canal.

L'autre partie, je l'ai dit, lui causa plus de déboires.

Colbert, soit méfiance, soit lassitude, avait envoyé à l'ingénieur, de la part du roi, un contrôleur qui devait surveiller les travaux. Les États du Languedoc avaient aussi, de leur côté, auprès de Riquet, un intendant. Ces deux hommes représentaient chacun des intérêts particuliers et souvent quand l'un désirait faire passer le canal par un point, l'autre s'y opposait et voulait le diriger sur un autre, pour favoriser telle ou telle ville.

Ces difficultés, les voyages continuels qu'il était obligé de faire pour tout surveiller, les soucis de tous genres, son application constante, ses efforts inouïs, avaient fini par ébranler la santé de Riquet.

Il tomba gravement malade en novembre 1672 et sa vie fut en danger. Il n'était plus jeune, il avait alors soixante-huit ans.

Même pendant sa maladie, son canal était sa préoccupation exclusive. Il ne craignait qu'une chose, c'était de mourir avant d'avoir achevé son œuvre. Heureusement, l'organisation était telle que les travaux ne furent pas interrompus un seul instant. Néanmoins il crut devoir, à cette occasion, s'associer son fils aîné Jean-Mathias et, en cas de décès, le substituer en son lieu et place.

Les querelles au sujet du tracé renaissaient sans cesse. Mais là où la dispute fut la plus vive, ce fut quand on arriva à la montagne d'Enserune. On prétendit qu'il n'était pas possible de faire passer le canal à travers cette montagne parce qu'elle paraissait formée d'un tuf sablonneux, perméable à l'eau et sujet à s'ébouler.

Il s'éleva à cette occasion des polémiques violentes : les deux intendants déclaraient qu'un tunnel

était impraticable et déjà ils écrivaient à Colbert que l'entreprise avait complètement échoué.

En même temps ils donnèrent l'ordre de suspendre les travaux.

Riquet mit tranquillement l'ordre dans sa poche. Décidé à réussir coûte que coûte, il s'en tira par un coup d'audace et exécuta simplement ses propres plans.

Feignant de renoncer à son idée, il ordonna ostensiblement de cesser le travail. En secret cependant, il envoya un certain nombre de terrassiers vers la fameuse montagne, avec ordre de pousser activement les travaux. Au bout de six jours une percée de trois ou quatre cents pieds était creusée à travers l'obstacle.

Riquet convoqua immédiatement le cardinal de Bonzy, les commissaires et l'intendant du roi, leur fit parcourir ce passage aux flambeaux, prouvant ainsi que, tandis que les ingénieurs discutaient, la difficulté était vaincue.

Ce passage bien nommé est appelé « percée de Malpas. » L'intendant qui avait accompagné Riquet n'était autre que d'Aguesseau, le père du grand chancelier.

C'est ainsi que plus d'une fois Riquet se permit — il s'en était réservé le droit — de modifier le tracé du canal. Il en résultait seulement des dépenses plus fortes qui étaient mises sur le compte de l'entrepreneur. « Il avait, dit-il lui-même à propos des écluses, préféré doubler la dépense, afin de donner à son ouvrage une plus grande solidité. » Aussi ajoutait-il : « On pourra dire dans le monde que j'ai fait un canal pour m'y noyer avec toute ma famille ! »

Enfin, en 1680, les travaux touchaient à leur terme. Riquet était à bout de sacrifices; il était aussi à bout de forces. Les fatigues, les luttes incessantes, plus que cela, les chagrins, les souffrances morales avaient eu raison de sa robuste constitution.

Colbert n'était plus pour lui ce qu'il avait été autrefois; il avait chargé l'intendant d'Aguesseau de surveiller Riquet de très près. Comme l'argent des gabelles ne rentrait pas assez vite, le contrôleur général des finances parlait de faire saisir tous les biens de Riquet afin de mettre le Trésor à couvert.

Les instructions qu'il donnait à l'intendant étaient d'une rudesse presque odieuse. Il lui parlait du malheureux entrepreneur sur un ton de mépris et de dureté que Riquet était loin de mériter.

Brisé de fatigue et de chagrin, Riquet rendit le dernier soupir le 1er octobre 1680. Il avait soixante-seize ans. Il ne restait plus ce jour-là qu'une lieue pour que le canal fût entièrement achevé. Un an encore et il aurait pu voir son œuvre accomplie et les barques se rendre de Cette à Bordeaux.

Il mourut au seuil du succès sans avoir pu jouir de son triomphe. Et il laissait deux millions de dettes !

L'inauguration eut lieu le 19 mai 1681 avec un grand éclat. Les commissaires royaux, plusieurs évêques, des membres des États du Languedoc, les deux fils et les deux gendres de Riquet s'embarquèrent à Castelnaudary. Ils étaient remorqués par une magnifique galère où les musiciens avaient pris place. Vingt-trois barques les suivaient. Elles étaient chargées de marchandises que l'on transportait à la foire de Beaucaire. Et sur tout le parcours, pour les voir passer, les

populations en foule, joyeuses, bruyantes et pénétrées d'admiration, se pressaient en poussant des cris d'allégresse.

Un homme seul manquait à cette fête : Celui qui l'avait construit!

Le 11 octobre 1838, une statue, œuvre de David d'Angers, a été élevée à Riquet sur une des places de Béziers, sa ville natale, et en 1859, une autre lui a été érigée à Toulouse, à côté du canal des Deux-Mers.

La France a payé ainsi, quoique tardivement, au pauvre grand homme, sa dette de reconnaissance.

V. — ARTISTES

Bourdon (1615-1671).

Sébastien Bourdon naquit à Montpellier, en 1615, d'une famille huguenote. Son père était peintre et vitrier, c'est-à-dire peintre sur vitraux. Dès l'âge le plus tendre, l'enfant, dans l'atelier, jouait avec les pinceaux paternels, suivait de l'œil les jolis dessins et, parfois aussi, à la dérobée, saisissant palette et couleurs il s'essayait à tracer, d'une main mal assurée des images grotesques ou des arabesques fantastiques sur le vitrail.

Le père, voyant les goûts précoces de son fils, lui donna les premières leçons de son art, puis, émerveillé de ses progrès, il se décida à l'envoyer à Paris.

Un de ses frères partait pour cette ville, il offrit d'emmener l'enfant avec lui.

Les parents étaient pauvres. Les guerres de religion désolaient et ruinaient le pays. Malgré les douleurs de la séparation, on se résigna, et le jeune Sébastien partit pour Paris. Il n'avait que sept ans. Il prit place dans une de ces charrettes ou voitures publiques qu'on appelait alors des « commodités » Il dormait un jour au milieu des ballots quand un cahot, plus violent qu'à l'ordinaire, le précipita au milieu des sacs, tout endormi sur la route. Le voiturier ne s'aperçut de rien. Lorsque l'enfant s'éveilla, il était perdu. Mais la Providence veillait sur lui. Un courrier passa à cheval, prit l'enfant en croupe et le rendit au charretier. Sébastien lui-même se plaisait à raconter cette anecdote à ses élèves pour leur prouver que la Providence l'avait protégé dès sa plus tendre enfance.

Arrivé à Paris, il fut placé par son oncle chez un artiste médiocre dont il était plutôt le domestique que l'élève. Mais le travail de l'enfant et ses heureuses dispositions triomphèrent de tout. L'élève en sut bientôt plus que le maître.

A l'âge de quatorze ans, il s'enfuit de la maison, marcha au hasard et se trouva un beau matin sur la route de Bordeaux. On dit que là il peignit une fresque remarquable dans un château des bords de la Garonne. Le fugitif ne trouva pas la fortune sur les grands chemins, mourant de faim, exténué de fatigue, accosté par des racoleurs, il se fait soldat. Il en a bientôt du regret. Le capitaine, en homme intelligent, s'en aperçoit; il reconnaît le talent du jeune peintre, le libère et, mieux que cela, lui offre, dit-on, les moyens de se rendre en Italie.

Bourdon partit plein de gaieté et d'espérance, le

cœur ravi par toutes les merveilles qu'il rencontrait sur la route. Il arriva à Rome.

Mais toujours guetté par la misère, il fut réduit, pour vivre, à se mettre aux gages d'un marchand de tableaux qui lui payait maigrement ses copies. Il remplissait le rôle d'un manœuvre quand il aurait tant voulu continuer ses études ou se livrer à un travail original. Cet exercice cependant ne lui fut pas inutile. Il acquit toutes les finesses, tous les secrets du métier, et s'il perdit de ses qualités natives, du moins, il contracta, dans ce faire rapide, une habileté de main qui lui servit dans la suite.

Il rencontra à Rome, le Poussin et Claude Gelée, alors dans tout l'éclat de leur gloire.

Un jour il se prit de querelle, dit-on, avec un peintre français de peu de talent. Bourdon, en vrai Méridional qu'il était, avait la langue acérée, l'esprit vif, la main leste. Son adversaire eut le dessous ; pour se venger il alla dénoncer le huguenot au Saint-Office et Bourdon, sachant qu'il avait tout à redouter de l'Inquisition, s'enfuit sans demander son reste.

Il revint à Paris. La corporation des orfèvres et joailliers de la Cité offrait en 1643, suivant l'antique coutume, un *mai*, un tableau votif, à la Sainte Vierge, dans l'église de Notre-Dame. Ce fut Bourdon qui fut chargé de peindre le tableau cette année-là. Il représenta le martyre de Saint Pierre, et fit un véritable chef-d'œuvre. Il avait alors vingt-sept ans. Vous pourrez voir ce tableau au musée du Louvre.

Depuis deux ans Bourdon s'était marié et sa carrière, jusque-là si agitée, sembla s'ouvrir brillante et paisible devant lui. Son mariage et le succès de son *mai* lui attirèrent des commandes en foule. En l'an-

née 1648 fut fondée l'Académie de peinture, dont Bourdon fut d'emblée un des membres. Il avait pour une bonne part contribué à sa fondation.

1648 ! La Fronde éclate. La guerre n'est pas propice aux arts. Vers cette époque, Christine, la reine de Suède, demande des artistes pour embellir ses palais. Bourdon n'hésite pas ; il part avec sa femme, laissant à son beau-frère, Louis du Guernier, le soin de ses quatre enfants en bas âge.

Ce long voyage n'eut pas les heureux résultats que Bourdon s'en promettait. Les espérances des deux époux furent vite déçues et, après une année de séjour, ils dirent adieu à la reine du Nord.

En 1649 nous retrouvons Bourdon à Montpellier où il est venu régler certaines affaires de famille.

Il se décide à s'y fixer. Il fait pour l'Hôtel de Ville, qui venait d'être reconstruit après le siège de Montpellier, le portrait des consuls où chacun était représenté côte à côte avec sa femme. Malheureusement cette toile a disparu et, depuis 1740, on n'en a plus eu de nouvelles.

Il exécuta à la même époque bien d'autres œuvres pour toute la noblesse de la province, entre autres six toiles représentant l'*Histoire de Moïse* et un nombre considérable de portraits. On lui commanda un grand tableau pour la cathédrale : il peignit sa fameuse toile *La chute de Simon le Magicien*. C'est à l'occasion de ce tableau qu'il eut de nouveau une querelle avec un rival. Il le frappa en pleine cathédrale et fut obligé de s'enfuir. Ce n'était pas la première fois qu'il était ainsi victime de son caractère violent et emporté.

Il mourut le 8 mai 1671. C'était un « génie de feu » comme a dit un de ses biographes. Son œuvre se

trouve dispersée dans tous les musées de l'Europe. Vous reconnaîtrez aisément ses tableaux au caractère tout particulier de ses personnages, à leurs têtes toujours si bizarrement coiffées. Il ne lui a manqué, pour être un des plus grands peintres, que d'avoir su travailler lentement. Talent heureux, facile, plein de verve et d'originalité, mais inégal, il nous laisse le regret de n'avoir pas su donner toute la mesure de son génie.

Fabre (1766-1835).

François-Xavier Fabre naquit à Montpellier, le 1er avril 1766.

Il remporta le grand prix en 1787 et partit pour Rome. Il s'y trouvait encore en 1793, lorsque Basseville, chargé par intérim des affaires de France, craignant quelques mouvements contre les Français, fit partir pour Naples les pensionnaires du roi. Deux jours après, le palais de l'Académie de France était assailli, dévasté; il demeura fermé jusqu'à ce que l'armée française se fût emparée de la ville. Basseville qui avait su protéger les élèves périt lui-même victime de son dévouement.

Après un an, les pensionnaires quittèrent Naples pour rentrer dans leur patrie. Mais Xavier Fabre, dont la famille l'était venu rejoindre en Italie, y resta et se dirigea sur Florence, ville remplie de chefs-d'œuvre.

La comtesse d'Albany, née Stolberg Gœdern, veuve de Charles-Édouard Stuart, dernier prétendant d'Angleterre, tenait à Florence une noble cour. Ses salons étaient ouverts aux personnages les plus distingués qui voyageaient en Italie. Fabre lui fut

présenté ; il fut fort bien accueilli, et à partir de ce moment il put à peine suffire aux demandes de portraits que lui faisaient les plus illutres personnages de tous les pays. Le plus remarquable de ces portraits est celui du comte Alfieri, un célèbre écrivain de ce temps-là.

Le sort de l'artiste était fixé et sa fortune faite. Il resta auprès de la comtesse jusqu'à sa mort, arrivée le 29 janvier 1824. Elle avait pris le peintre en grande affection, si bien qu'elle lui laissa par testament toutes ses collections, y compris toutes celles que lui avait laissées le célèbre Alfieri.

Fabre obtint du duc de Toscane l'autorisation d'emporter ces belles collections et il revint dans sa ville natale, heureux de pouvoir lui faire don de toutes les œuvres d'art qu'il avait pu acquérir tant par ce long séjour de Florence, que par l'héritage magnifique qu'il venait de faire.

La ville de Montpellier reconnaissante s'empressa de mettre à la disposition de Fabre un local digne de recevoir toutes les richesses qu'il rapportait d'Italie. Le généreux donateur ne se réservait, sa vie durant, que le titre de conservateur. La ville s'est honoré en attribuant à ce musée le nom de son fondateur. Fabre fit plus ; il affecta à sa mort une dotation pour instituer, à côté du musée une école des Beaux-Arts qui a rendu à la région de grands services et a donné à la France quelques élèves remarquables.

Le roi, pour le récompenser à son tour, nomma Fabre officier de la Légion d'honneur, avec le titre de baron.

Fabre a légué aussi à la ville sa bibliothèque particulière, celle d'Alfieri et celle de la comtesse d'Al-

bany. Grâce à ces dons magnifiques, la bibliothèque de Montpellier est une des plus riches de France. Le musée et la bibliothèque furent ouverts au public en 1828.

Fabre mourut d'une attaque de goutte, le 15 mars 1835. Notre musée renferme de lui plusieurs œuvres remarquables et son nom sera toujours cher à ses compatriotes reconnaissants.

Cabanel (1823-1889).

Alexandre Cabanel naquit à Montpellier, le 28 septembre 1823. Fils d'un modeste fabricant de meubles, il montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût remarquable pour les arts. Il suivit les cours de l'Ecole de peinture; à treize ans, il peignit son propre portrait, que la famille conserve encore comme une précieuse relique. C'est dans tous les cas une marque de précocité extraordinaire chez un enfant de cet âge. Comment contrarier une carrière qui s'annonçait sous d'aussi heureux présages?

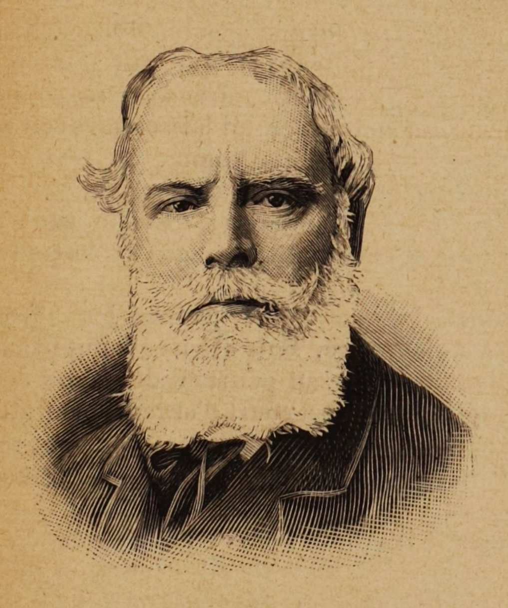
Bientôt il en sut assez pour qu'on voulût le nommer répétiteur, à l'Ecole des Beaux-Arts, de la classe élémentaire. Tout autre aurait pu s'enorgueillir de ces succès si rapides. Ce fut pour le jeune Cabanel une raison de travailler encore davantage. « Si l'on me donne des élèves, écrivait-il, c'est apparemment pour que je leur enseigne ce que je sais; mais qui m'enseignera, à moi, ce que je ne sais pas? »

Il pensait non à ce qu'il savait, mais à ce qui lui restait encore à apprendre. Et il se remit à travailler de plus belle.

Deux ans après il remportait le prix de sa ville

natale et recevait ainsi, à titre de pensionnaire, une rente pour aller continuer ses études à Paris.

Mais comment se résigner à envoyer au loin, sans appui, un jeune homme de dix-sept ans? Comment oser le laisser, livré à lui-même, sans conseiller,



sans guide, au milieu des tentations de la grande ville?

Sa mère, veuve alors, ne pouvait se résoudre à la perspective d'une séparation. Heureusement Cabanel avait un frère plus âgé que lui de neuf ans. Il se dévoua pour servir de mentor à son cadet, et vint

habiter Paris avec lui. Le peintre conserva, toute sa vie, à ce frère qui lui avait servi de protecteur et de père, une reconnaissance touchante.

Certes, nous ne dirons pas que Cabanel ait eu des débuts difficiles, une de ces carrières romanesques, de ces vocations contrariées dont l'histoire des artistes nous offre tant d'exemples.

On raconte souvent qu'Hippolypte Flandrin, un des grands peintres de notre époque, fut assez heureux pour trouver, en un jour d'affreuse détresse, un brave gendarme qui consentit à lui laisser faire son portrait en pied pour la modique somme de trente francs, plus une gratification de cinq francs, quand l'œuvre fut acceptée. Et que de peintres qui sont morts, moins fortunés que Flandrin, sans avoir trouvé leur gendarme!

Cabanel, lui, ne sentit jamais les affres poignantes de la misère. Mais s'il ne connut pas les tortures de la faim, il eut pourtant des jours de gêne. Alors, quand il était à court d'argent, pour atteindre la fin du mois, il brossait à la hâte quelque modeste toile maigrement rétribuée; heureux encore de rencontrer un amateur!

Il travaillait avec ardeur et suivait assidûment les cours de l'Ecole. En 1844, il exposa au salon une œuvre qui fit sensation: *Jésus au jardin des Oliviers*. Il la vendit cinq cents francs. C'était pour le jeune peintre une fortune. Quelle émotion quand il vit son tableau reçu par le jury, quand il entendit les commentaires flatteurs de la foule. Ces éloges, pour notre jeune peintre, étaient plus précieux que la fortune. C'était le prélude de la gloire!

Quand vous passerez devant l'église Saint-Roch,

entrez : vous y verrez cette première œuvre que Cabanel peignit à l'âge de vingt ans.

L'année suivante nouvel effort, nouveau succès. Son *Christ au prétoire* lui vaut le grand prix de Rome. C'est peut-être une de ses plus belles compositions.

Voilà donc Cabanel à Rome. Il s'y rencontra avec une foule de camarades dont plusieurs devinrent célèbres plus tard. Quelle émulation parmi tous ces jeunes artistes ! Que de sujets d'études dans cette ville qui passe à bon droit pour la patrie des Arts ! Raphaël, Michel-Ange fournirent à Cabanel ses plus hautes inspirations. Quand il revint, son talent s'était mûri dans la fréquentation assidue de ces grands modèles.

A son retour, il s'arrêta à Montpellier pour embrasser sa mère et saluer ses amis qu'il n'avait pas revus depuis plusieurs années ; il profita de son séjour dans sa ville natale pour exécuter une série de portraits tous fort remarquables.

Moïse fut son envoi de Rome. Vivement attaqué par un journaliste ignorant à l'occasion de cette page magistrale, d'une exécution si sobre et si forte, il faillit avoir un accès de désespoir. Il ne se rassura que quand, debout devant sa toile, il entendit les murmures flatteurs des connaisseurs qui se pressaient en foule pour admirer son œuvre.

A partir de ce moment, les commandes arrivèrent en foule. Il donna tous les ans au Salon de nouvelles créations ; les personnages les plus haut placés voulurent tous avoir leur portrait de la main de Cabanel. Il fut chargé de nombreuses décorations à l'ancien Hôtel de Ville, au Panthéon, aux Tuileries, et dans des hôtels de riches particuliers.

Cabanel devint tout à fait à la mode ; il fut l'enfant gâté de cette brillante société du second Empire.

Le *Triomphe de Flore*, au plafond des Tuileries, fut aussi le triomphe de Cabanel. Il n'a rien fait qui soit d'un style plus élevé, qui marque mieux la passion de l'artiste pour l'idéal.

« Mon plafond touche à sa fin, écrivait-il à propos de cette dernière œuvre. J'ai pris beaucoup de peine, je me suis fait bien souvent du mauvais sang ; mais rien n'égale la satisfaction que l'on éprouve à voir enfin réussir une œuvre bien à soi, une œuvre qui est la moelle de vos os, l'essence de votre cœur, une véritable création en un mot. »

Ces lignes témoignent de la conscience que le peintre apportait à son travail, du respect profond qu'il avait pour son art.

On ne fait rien de grand sans y mettre le meilleur de son cœur et de son âme. Si le souvenir de Cabanel est cher à tous les Français, s'il laisse une œuvre qui perpétuera son nom, n'avons-nous pas le droit, nous, ses compatriotes, d'être fiers de lui ?

Les artistes illustrent la France, les hommes d'Etat dirigent ses destinées.

VI. — HOMMES D'ÉTAT

Cambacérès (1753-1824).

Jean-Jacques Régis de Cambacérès naquit à Montpellier, le 15 octobre 1753, d'une ancienne famille de robe.

Fils de magistrat, il fut destiné à la magistrature et se prépara de bonne heure à cette carrière par de fortes études.

Il avait dix-huit ans quand le chancelier Maupeou, supprimant les anciens Parlements, érigea des tribunaux nouveaux, en vertu d'un acte illégal.

Le jeune magistrat refusa de s'associer à cette illégalité en acceptant un siège dans ces Cours de justice ainsi reconstituées. Il préféra renoncer à sa vocation et attendit.

Mais ce temps d'arrêt ne fut pas perdu. Cambacérès le mit à profit pour continuer et approfondir ses études de jurisprudence; la supériorité qu'il acquit dans la connaissance du droit, contribua à faire plus tard sa fortune politique.

En 1774, il succéda à son père dans la charge de conseiller en la Cour des comptes, aides et finances de sa ville natale. Il se distingua dans ces fonctions, si bien qu'en 1789, quand la Révolution éclata, il fut choisi pour rédiger les cahiers de la noblesse. Ces cahiers, vous le savez, contenaient les doléances et les réclamations de la nation.

Cambacérès s'était fait de bonne heure remarquer par son adhésion aux idées nouvelles.

En 1792, son département l'envoya siéger à la Convention. Dans cette assemblée, où, à côté d'un parti honnête et timide, les violents faisaient la loi, Cambacérès, qui appartenait à la classe privilégiée, sut d'abord agir avec assez de circonspection pour ne pas attirer sur lui l'attention publique. Mais les événements, plus forts que sa volonté, devaient mettre à néant sa prudence.

Forcé de se prononcer dans le procès de

Louis XVI, il le fit avec autant de courage que de bon sens. « Le peuple vous a créés législateurs, dit-il, il ne vous a pas institués juges ; il vous a chargés d'établir sa félicité sur des bases immuables, il ne vous a pas chargés de condamner vous-mêmes l'auteur de ses infortunes. » Paroles pleines de sagesse, mais la sagesse était impuissante à résoudre les difficultés inextricables avec lesquelles on était alors aux prises.

Il demanda que l'accusé pût communiquer librement avec ses avocats et que la plus grande latitude lui fût accordée pour sa défense.

Quand il s'agit de prononcer la sentence, il vota pour l'affirmative sur la question de culpabilité, mais il demanda qu'on suspendît l'exécution et qu'il fût sursis à la peine. Ce vote assez énigmatique fut compté parmi les votes d'absolution. La modération de Cambacérès lui valut pour le moment l'animosité des Montagnards, sans le préserver, plus tard, de la rancune des royalistes. Les premiers l'écartèrent du Directoire sous prétexte qu'il n'avait pas « voté la mort du tyran » ; les seconds l'exilèrent sous la Restauration à titre de « régicide ».

Après le 9 thermidor, il joua un rôle prépondérant soit comme président de l'assemblée, soit comme président du Comité du Salut public. Dans ces fonctions, chargé de la direction des affaires extérieures, il contribua puissamment à la conclusion de la paix avec la Russie et avec l'Espagne.

Elu membre du Conseil des Cinq-Cents, il fut bien vite porté à la présidence de cette assemblée. La pénétration de son jugement, son sang-froid imperturbable, sa grande facilité d'élocution où la

précision s'alliait à l'abondance, l'avaient bien vite désigné aux suffrages de ses collègues. Mais sa modération le fit accuser de royalisme par les républicains exaltés qui refusèrent de le porter comme Directeur. Cambacérès rentra dans la vie privée et reprit ses études de jurisprudence.

Son caractère prudent, ses connaissances, ses talents le recommandèrent à Bonaparte, créé premier consul. Il l'appela auprès de lui en qualité de second consul, plaçant ainsi, comme on l'a spirituellement observé, « la main de justice à côté de l'épée. »

On sait quelle part prépondérante prit Cambacérès à la rédaction du Code civil; c'est là, sans conteste, son plus beau titre de gloire.

Bonaparte devint empereur. La situation de Cambacérès n'en fut pas modifiée, et son influence ne fit que s'accroître. Il fut nommé archichancelier et reçut la présidence perpétuelle du Sénat. Dans cette hiérarchie nouvelle, instituée par Napoléon, l'éminent jurisconsulte gravit successivement tous les degrés et parvint aux premières dignités de l'empire. Créé prince, puis duc de Parme, décoré de tous les ordres, il franchit tous les échelons, épuisa toutes les distinctions. La jalousie s'attaqua à son mérite; l'envie, la calomnie essayèrent en vain de ruiner son crédit. La confiance de Napoléon en son favori n'en éprouva jamais la plus légère atteinte. Heureux si les avis de ce sage conseiller eussent toujours été suivis! Bien des fautes auraient été évitées, bien des revers nous eussent été épargnés. Plus d'une fois Cambacérès essaya de lutter contre la passion de Napoléon pour les combats; inutilement il s'était opposé à l'arrestation impolitique du duc d'Enghien, vaine-

ment il tenta de détourner l'empereur d'entreprendre cette fatale expédition de Russie. La raison ne fut pas écoutée et l'on sait quelles furent les conséquences de ce funeste amour des batailles.

Avec l'avènement de Louis XVIII, se termina la carrière politique de Cambacérès. Exilé en 1816, exclu par ordonnance royale de l'Académie dont il faisait partie depuis longtemps, il fut, deux ans après, réintégré dans tous ses droits civils et politiques. Mais son rôle était fini. Il rentra désormais dans la vie privée et mourut à Paris, le 8 mars 1824.

Il a laissé le souvenir d'un homme habile, plutôt que grand; circonspect, plutôt que généreux; sa prudence, sa subtilité fait plus d'honneur à son esprit qu'à son courage; son caractère ne fut pas à la hauteur de son intelligence.

Cambon (1754-1820).

Si Cambacérès fut le jurisconsulte de la Révolution Cambon en fut le financier. L'un est l'homme du Code civil, l'autre est le créateur du Grand livre de la Dette publique.

Joseph Cambon naquit à Montpellier, le 17 juin 1754. Fils de négociant, il dirigeait avec ses frères la maison de commerce de son père quand la Révolution éclata. Il en accueillit les principes avec l'enthousiasme qui caractérise les généreuses populations du Midi, toutes les fois qu'elles entendent vibrer le mot de liberté; et il fut le premier, aussitôt que la nouvelle de la fuite du roi parvint à Montpellier, à y proclamer la République.

Ses opinions démocratiques le désignèrent bien

vite à l'attention de ses compatriotes, qui l'envoyèrent comme représentant à l'Assemblée législative. Là il se fit tout de suite sa place, par ses connaissances spéciales, dans les questions de finances.

Ce fut au mois d'août 1793 qu'il fit à l'Assemblée son célèbre rapport sur l'administration des finances et proposa la création du Grand livre de la Dette publique.

Vous savez ce qu'on appelle *Rentes sur l'Etat*. Les particuliers, désireux de placer leur argent en toute sécurité, le prêtent à l'Etat qui leur délivre, en guise de reçu, un titre ou inscription de rente. Et c'est dans un livre spécial, tenu à cet effet, que l'Etat, comme un banquier fidèle et vigilant, inscrit cette créance. Ce livre, c'est le Grand Livre de la Dette publique; c'est à Cambon qu'on en doit la première idée. Par là il a jeté les fondements de notre système financier actuel et régularisé les sources du crédit public. L'un des premiers, il dénonça la tyrannie de Robespierre qui avait osé le traiter de fripon. Cambon, indigné, monte à la tribune : « Avant d'être déshonoré, dit-il, je parlerai à la France... Etranger à toutes les factions, je les ai dénoncées tour à tour lorsqu'elles ont tenté d'attaquer la fortune publique; tout dévoué à mon pays, je n'ai connu que mon devoir et je ne servirai que la liberté. » Ces véhémentes paroles furent, pour l'Assemblée, le signal de la résistance et pour Robespierre, le prélude de sa chute.

Plus tard Cambon fut décrété d'accusation par les royalistes. Caché dans un grenier de la rue Saint-Honoré, il ne réussit à sauver sa tête que par la fuite. Il fut assez heureux pour se rendre à Lausanne.

L'amnistie du 5 octobre 1795 lui permit de rentrer en France. Il revint alors à Montpellier où, loin des affaires publiques, il se consacra tout entier, dans son domaine du Terral, non loin de la ville, aux travaux paisibles de l'agriculture et aux douceurs de la vie privée.

Mais les haines n'avaient pas désarmé : un jour qu'il se promenait dans la campagne, en 1797, on tira sur lui deux coups de fusil qui ne l'atteignirent pas.

Aux Cent Jours il fut envoyé comme député à la Chambre des représentants. Il ne crut pas pouvoir se soustraire à cette marque de confiance que lui témoignaient ses concitoyens. Il se prononça, avec son énergie accoutumée, contre le retour des Bourbons et prit part à la discussion du budget. Avec la fin de cette assemblée se termina la carrière politique du Cambon. Il fut exilé en 1816, par la loi dite d'amnistie, comme tous ceux qui avaient voté la mort de Louis XVI ; il se réfugia à Bruxelles et il y mourut, loin de sa patrie, le 15 février 1820.

Si Cambacérès fut un habile et un modéré, Cambon fut un ardent et un enthousiaste. Sa vie est un modèle de probité et de désintéressement, en même temps que de loyauté et d'énergie.

Ainsi notre département a donné le jour à des personnages qui se sont rendus illustres à bien des titres. Artistes, hommes d'Etat, savants, capitaines, tous nous crient : « Enfants, honorez la patrie ; aimez, servez la France ! »



IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

